NOUVELLE

REVUE APOLOGÉTIQUE

SOUS LE HAUT PATRONAGE

DE S. E. LE CARDINAL **VERDIER**, ARCHEVÊQUE DE PARIS

ET DE S. E. LE CARDINAL **BAUDRILLART**, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

ANCIENS DIRECTEURS DE LA " REVUE APOLOGÉTIQUE "

DIRECTEURS

ÉDOUARD DUMOUTET

Docteur en théologie

Directeur au Séminaire Saint-Sulpice d'Issy

MARC LALLIER

Aumônier à la Cité Universitaire

Ancien Directeur au Séminaire Saint-Sulpice d'Issy

DÉCEMBRE 1939

BEAUCHESNE ET SES FILS, ÉDITEURS A PARIS

Tome II 36e Année

SOMMAIRE DU N° 648. — DECEMBRE 1939

Card. BAUDRILLART. *Jesus Deus fortis, miserere nobis* 247

E. D. ..... Perspectives pour l'année nouvelle 256

R. MANASSÉ-MORRIS. Le « Moi » d'après Pascal .. 258

L'actualité religieuse

E. FAVIER ..... Prières pour le temps de la guerre 275

H. M. ..... Ce qu' « ils » en pensent 281

H. MICHAUD ..... L'opinion américaine et la guerre 285

Chroniques

E. FOLLET ..... Chronique d'apostolat (Sp. des Enfants) 291

Informations, notes et documents 306

Notes de Littérature. — Petite correspondance. — Revue des Revues. — Bibliographie.

S'adresser : Pour la Rédaction, aux Directeurs, 117, rue de Rennes, à Paris; Pour l'Administration, à M. Gabriel BEAUCHESNE.

La **Nouvelle Revue Apologétique** paraît le 5 de chaque mois

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande ou du n° d'abonnement. Joindre 2 francs pour les frais ou il ne sera pas tenu compte de la demande.

Prix de l'abonnement annuel (partant du 1er Janvier)

France ..... **40 fr.** Union Postale ..... **60 fr.**

Compte de Chèques Postaux : Beauchesne et ses Fils, n° 3929

Le numéro coûte : **5 fr.**

Les années antérieures forment 67 volumes. Chaque volume se vend **25 fr.**

N.-B. — Les abonnés désirant recevoir leurs exemplaires non rognés sont priés d'en avertir l'administration de la Revue.

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

Jesu Deus fortis, miserere nobis ! (1)

Jésus Dieu de force, ayez pitié de nous !

Chers collègues,

Chers étudiants, chères étudiantes,

C'est donc une sorte de mot d'ordre, un de ces mots d'ordre, puisés dans la liturgie ou les Ecritures, comme j'en donnais chaque année au cours de la dernière guerre, qu'il me faut vous faire entendre aujourd'hui. C'est en vous souhaitant la vertu de force et en la demandant pour vous à Dieu que je commencerai mon discours.

Est-ce à dire que, cette vertu, vous ne la possédiez déjà ? Non certes, car si cela était, nous ne vous verrions pas ici, au mépris de certains dangers réels, et d'autres plus ou moins supposés.

Je vous félicite et je vous remercie donc d'être venus, vous tous qui emplissez cette enceinte. Je vous remercie, vous, Monseigneur (2), qui avez tout fait pour vous joindre à nous, ne fût-ce que quelques instants. Je remercie ceux de nos maîtres qui veulent bien, *pro tempore belli*, suppléer les mobilisés, notamment notre vice-recteur et notre secrétaire général. Je vous remercie, vous tous mes chers collègues, qui auriez pu trouver ailleurs, dans d'autres universités prêtes à vous accueillir, plus de calme et de sécurité. A vous tous aussi, merci, étudiants, que l'âge n'appelle pas encore aux armées

(1) Discours prononcé par S. Em. le Cardinal BAUDRILLART à la messe du Saint Esprit de l'Institut Catholique (Novembre 1939).

(2) Mgr BRESSOLLES.

et qui, en attendant, avez voulu poursuivre chez nous le cours de vos études. Merci à vous, étudiantes, toujours si généreuses, si dévouées aux œuvres de paix comme aux œuvres de guerre, sans que vous manquiez pour cela à l'obscure fidélité au devoir quotidien. On me dit, chers amis, que vous êtes ici, dans cette chapelle, en grand nombre. Mes yeux ne peuvent s'en rendre compte comme autrefois; je ne m'en réjouis pas moins de cette première manifestation de votre vertu de force et je m'en tiens au mot d'ordre que je viens de vous donner, au *Jesu Deus fortis, miserere nobis*, car la force qu'il faut vous souhaiter, ce n'est point la force d'une heure et d'un jour, mais une force aussi longue qu'il plaira à Dieu.

Ah ! ces consignes de guerre, nous croyions bien en avoir fini avec elles; nous ne pensions pas qu'elles eussent à résonner avant longtemps. Cependant, voici revenus les jours dangereux. Peut-être avions-nous trop perdu de vue que, selon un mot célèbre qui fut prononcé dès les premiers temps du christianisme pour définir notre position à tous et particulièrement à nous chrétiens, la vie de l'homme ici-bas est un perpétuel service militaire; *militia est vita hominis super terram*. Ce qui ne veut pas dire toutefois que l'humanité ne reconnaisse d'autre loi que la loi de la jungle. Nous ne cessions d'invoquer Celui que l'Ecriture appelle le « roi pacifique » et Celle que la liturgie salue du nom de « reine de la paix ». Cette idée de paix avait absorbé en quelque sorte toutes nos pensées, hypnotisé nos cerveaux. Beaucoup d'entre nous, sans doute, s'étaient-ils fait de la paix une conception autre que celle de Dieu.

Oui, la paix est bien un terme, un but par soi-même : mais la lutte est le chemin qui y conduit. Ne l'avait-on pas quelque peu oublié ? N'avait-on pas oublié ces paroles du Christ : « Je vous donne ma paix; mais je ne vous la donne

pas comme le monde la donne ». Et ces autres paroles, d'apparence terrible, prononcées dans une occasion solennelle, devant les premiers apôtres assemblés : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive; car je suis venu séparer le fils d'avec son père; la fille d'avec sa mère... L'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison ». Non, cette paix de Dieu, selon Dieu, ce n'est pas la tranquillité dans la jouissance des biens matériels de ce monde, encore moins dans le désordre moral.

Notre-Seigneur pratique la vertu de force et il la réclame de ceux qui le servent. Il chasse les démons, il chasse les vendeurs du temple; sa vie n'est qu'un combat contre le mal, et ce même combat, il l'introduit par sa doctrine, par ses préceptes, en chaque homme, en chaque famille, en chaque peuple.

Donc, en premier lieu, puisqu'il y a combat : la force, la vertu de force ! *Jesu Deus fortis !* Laissez-moi remarquer que, dans les litanies du saint nom de Jésus, voix authentique et voix populaire de la dévotion, cette invocation précède, et de beaucoup, l'invocation au Dieu de paix, *Jesu Deus pacis*. *Fortis*, encore une fois, c'est le chemin, *pacis*, c'est le terme. Alors, du même coup, cette autre parole du Christ, — qui trouve aussi parfois, je le sais, une interpétation différente —, nous devient compréhensible : « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent ». Ceux qui se font violence à eux-mêmes, à leurs passions, à leurs amitiés, ceux qui sont capables de remplir leur vie de la vertu de force, ceux-là auront accès au royaume des cieux.

*
**

Il est des moments où la vertu de force est plus nécessaire que jamais et nous sommes à un de ces moments.

Pourquoi ? Parce que la guerre est déchaînée et que l'état de guerre suppose l'emploi de la vertu de force. Cette guerre, nous ne l'avons pas voulue, elle nous a été imposée; mais enfin, elle est; il faut la faire et atteindre les buts qui nous sont assignés.

Ces buts, quels sont-ils et que devons-nous faire pour répondre à l'appel qui nous a été adressé ?

Nos buts de guerre ? Ils ont été exposés dans maints documents publics de la sincérité desquels il nous est impossible de douter. Mais déjà, avant 1914, Charles Péguy avait, en une sublime formule, défini la profonde raison d'être des luttes menées par nos pères tout le long de notre histoire : « *Il faut*, écrivait Péguy (1), *que France et chrétienté continuent* ».

Deux buts, mais si solidaires l'un de l'autre qu'ils n'en forment presqu'un seul, deux principes, deux existences, aujourd'hui menacés comme aux pires époques.

Il faut que France continue. C'est là, penseront certains, une préoccupation d'ordre bien national, une préoccupation vraiment exclusive. Ne sommes-nous pas avant tout des chrétiens et des catholiques ?

D'accord. Mais en avez-vous pour cela de moindres devoirs envers votre patrie et ces devoirs eux-mêmes ne sont-ils pas fondés en droit et en justice ?

Oui, ils le sont. Lorsqu'une nation, — je dis bien une nation et non une constellation fortuite de tribus ou de peuplades réunies momentanément sous la domination d'un chef — est définitivement constitué dans une forme, dans un être caractérisé, fait d'attributs essentiels qui lui donne sa place marquée et distincte dans le monde, elle possède, cette nation, le

(1) *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu.*

droit de subsister, de continuer. Je parle de la France, mais je pourrais parler d'autres nations, en particulier de celle qui, en ces jours tragiques, nous fournit la preuve éclatante que, même détruit, même mort apparemment, un pays doté d'une forte personnalité et d'un rôle parfaitement déterminé au sein des autres peuples, a le droit de vivre et, s'il le faut, de revivre !

Mais pour subsister, toute nation est contrainte à la lutte. Sa position physique détermine généralement quels seront ses adversaires, ceux qui essaieront de mettre obstacle à son expansion naturelle et légitime. Son droit est d'ailleurs limité par leurs propres droits. C'est alors qu'interviennent entre ces peuples les règles du droit international, les traités et les conventions qui peuvent cependant, le temps et les événements intervenant, varier dans leur interprétation. Dans ce cas le fondement d'une bonne foi mutuelle devient indispensable, sous peine de précipiter les nations dans des conflits tels que ceux d'aujourd'hui.

Ai-je besoin d'exposer comment la France s'est faite et pourquoi elle doit continuer ?

La France s'est faite par de longues luttes consécutives, dues à celles de ses frontières qui ne comportaient pas de limites naturelles, mer, montagne ou fleuve important. Il lui fallut d'abord, et pendant des siècles, se mesurer avec l'Angleterre afin que ces deux royaumes, impliqués l'un dans l'autre, pussent se dégager et suivre chacun sa destinée propre, tenir son rôle en ce monde. Cette lutte, commencée dès que la Normandie eût conquis la Grande-Bretagne, a eu son incarnation la plus positive dans la Guerre de Cent ans, de laquelle on rapproche volontiers en ce moment la suite des conflits qui nous opposent à l'Allemagne.

Puis la France a dû se défendre contre la puissance qui, — pour employer un mot d'aujourd'hui, — l'encerclait

de toutes parts, la Maison d'Autriche, maîtresse du Saint-Empire romain et qui englobait une grande partie de l'Italie, toute l'Espagne et les Pays-Bas. Lutte interminable, coupée cependant de longs intervalles de paix.

Aujourd'hui, comme du temps de la Maison d'Autriche, c'est de la question de l'Europe centrale et de son organisation que dépend, pour une large part, notre sort à nous. La Maison d'Autriche n'existe plus, mais sous un autre nom, on tend, et au delà, à reconstituer son empire.

Nous ne méconnaissons les droits et les intérêts de personne, à condition toutefois que notre être subsiste. Répétons-le, il ne subsistera pas sans luttes. Certains même parlent de guerres perpétuelles, ce qui ne signifie pas qu'on se battra sans cesse, mais que peut s'installer, de façon presque chronique, un état nécessaire de défense et de force.

En tout cas, pour mener à bien le combat, sachons que nous avons le droit et le devoir de nous défendre, parce que France a le droit et le devoir de continuer.

***

Mais nous voulons aussi que chrétienté continue; chrétienté, c'est-à-dire la civilisation, la culture, fondée sur le christianisme et sa doctrine. Français, nous sommes aussi par là même chrétiens et catholiques, bien que beaucoup parmi nos compatriotes émettent la triste prétention d'avoir cessé de l'être. Bon gré, mal gré cependant, à tout moment, leur vieux fond chrétien, leur imprégnation catholique reparaissent, surtout quand il s'agit de se mesurer avec une barbarie renouvelée de paganisme, et ils font partie avec nous de ce qu'on désigne sous le nom de *chrétienté*.

Donc, en défendant notre patrie, nous défendons aussi notre civilisation séculaire et c'est ici, sur ce point, que nous rencontrons les magistrales encycliques de Pie XI, celle sur-

tout dont Pie XII vient d'élever le flambeau et qui nous montre une Europe à laquelle la doctrine du Christ avait jadis donné une magnifique cohésion spirituelle, un ensemble commun de principes, de mœurs, de coutumes. Notre civilisation occidentale relève à tel point du christianisme que lorsque le doute, l'hérésie et l'incrédulité ont voulu en retirer la pierre fondamentale, représentée par la divinité du Christ, même ce qui pouvait sembler dans les âmes et dans la société, l'expression d'une loi naturelle, s'est peu à peu effondré.

Cette critique de la raison à laquelle tout a été livré, qui a tout attaqué, qui s'est efforcée de tout démolir, a laissé les cœurs pleins de désillusions. Mais les heures de désillusion, selon l'expression même de Pie XII, sont souvent des heures de grâce; les angoisses actuelles sont une apologie du christianisme et les mouvements antichrétiens ont mûri des fruits si amers qu'ils en constituent une condamnation.

S'il en est ainsi, il faut refaire ce que la suite des temps a détruit. Il faut revenir à la croyance, aux principes sans lesquels tout se dissout, y compris cette règle de moralité, privée, sociale ou internationale, dont la déchéance est aujourd'hui cause première des maux de l'individu, de la société et des nations.

Et voici défini le but de l'Action catholique instituée par le Pape, mise en œuvre par nos évêques très aimés avec l'aide de militants soit ecclésiastiques, soit laïques.

Quel est, dans la tâche commune, votre rôle à vous, étudiants et étudiantes, professeurs de notre Université ?

Vous voudrez bien vous souvenir de ce que je n'ai cessé à ce sujet, de répéter. Certes, je n'ai pas la prétention qu'en ce domaine de l'enseignement supérieur, nous remplacions à nous seuls tous les rouages d'un système aussi étendu. Nous ne sommes pas les seuls. Nous rendons justice à tous, à l'œuvre qu'accomplissent, non seulement nos amis du dehors, mais

aussi ceux qui ne sont pas complètement avec nous, ceux même de nos adversaires dont la bonne foi ne doit pas être suspectée. Nous sommes heureux de les voir défendre, fût-ce à leur insu, du même coup les deux entités solidaires de France et de chrétienté. Cependant, nous savons que c'est à nous qu'est confié un rôle spécifiquement chrétien.

Un certain nombre de principes, contenus dans la déclaration des droits de l'homme, ont introduit dans la société française, et d'ailleurs dans le monde entier, un état d'esprit et de division des idées dont les différents gouvernements ont été obligés de tenir compte pour maintenir des uns aux autres un certain ordre, une certaine concorde. D'où un grand nombre de mesures « libérales », notamment dans le domaine de l'enseignement; la création s'imposait donc de quelques corps enseignants, gardiens de l'intégrale vérité doctrinale, s'efforçant aussi de représenter dans l'éducation la perfection du christianisme et des vertus chrétiennes, car la civilisation chrétienne est faite non seulement d'idées, mais de vertus pratiquées et passées dans les mœurs.

Telle est notre raison d'être; tel est l'idéal chrétien auquel il vous faut répondre. Voilà pourquoi, envers et contre tout, malgré les terribles difficultés présentes, nous voulons à tout prix soutenir cette maison.

Demandez donc à Dieu, pour réaliser ce programme, la vertu de force. Force de l'intelligence et de la puissance de vos convictions, afin de ne point flotter au hasard des doctrines, même quand celles-ci prennent certains aspects séduisants.

Force de la volonté, qui vous donnera ce qu'on appelle un caractère et vous permettra la pratique de ces vertus qui exigent de nous de vigoureux efforts, Notre-Seigneur ne nous le cache pas.

Force enfin pour passer de l'intention, de la volonté à l'exécution, pour transposer les idées dans les actes, dans la réalité.

Oh ! comprenez bien, chers amis, ce que vous représentez, la grandeur de votre mission dans la lutte à mort que subissent aujourd'hui France et Chrétienté. Mettez-vous à l'œuvre avec un courage indomptable. Soyez excellents, chacun à votre place, si modeste qu'elle puisse vous paraître. Et tournez les yeux vers ceux qui vous ont précédés, il y a vingt-cinq ans, héros français et chrétiens, dignes de vous servir de modèles.

Soyez à l'avant-garde du combat de la vérité et du bien contre l'erreur et le mal, comme vous êtes à l'avant-garde de la chrétienté. Montrez ce que vous êtes, d'autant plus forts que plus croyants.

Invoquez Dieu; invoquez le Christ sous le nom de *Jesu Deus fortis*. Et de la sorte, en vous d'abord et, grâce à vous, hors de vous, *France et Chrétienté continueront !*

PERSPECTIVES POUR L'ANNEE NOUVELLE

L'année qui s'achève est de celles qui ne risquent guère de s'effacer dans la mémoire des peuples : pendant longtemps, on parlera de 1939, *de septembre* 1939, *comme on a parlé de* 1914 *et d'août* 1914 *! Dans les mois qui viennent de s'écouler, tous les Français ont eu la sensation de faire campagne, s'efforçant également de servir le pays, à chacun à son poste de combat, plus ou moins loin de la ligne de feu. Est-il nécessaire de rappeler les événements qui en scandèrent le rythme ? Heures tragiques de la mobilisation et de la déclaration de guerre succédant à une tension épuisante pour les nerfs, heures douloureuses des départs et des évacuations, mais aussi du sang-froid et de l'élan généreux avec lequel notre pays, si longtemps calomnié à l'étranger, a fait face à la tourmente... Puis ce fut l'écrasement de la Pologne, victime pour une grande part de la trahison soviétique, et malgré nos succès sur la ligne Siegfried obtenus, grâce à Dieu, avec un nombre limité de pertes humaines. Certes nous comptons des victimes, des héros sont tombés comme leurs frères aînés de* 1914-1918, *déjà des plaies se sont ouvertes qui ne se refermeront plus. Mais nos armées Française et Britannique loyalement unies au service de la même cause gardent intactes leurs forces pour poursuivre la lutte jusqu'à la victoire, et jusqu'à la réparation intégrale des dommages commis et voulus par la folle ambition du chancelier allemand et de son parti. Après un « Avent » de pareille gravité, comment, répondant à l'appel de S. S. Pie XII dans sa profonde et lumineuse encyclique du* Lummi Pontificatus, *ne nous tournerions-nous pas avec confiance vers N.-S. Jésus-Christ qui va, de nouveau en cette Nativité de guerre, faire retentir son Message de paix aux hommes de bonne volonté ? De cette paix, une paix durable et selon la justice, l'espoir est dans tous les cœurs des Français, de tous ceux surtout qui veulent rester fidèles à l'idéal chrétien. Oui, c'est de toute notre âme que nous demandons à Dieu d'en permettre le retour en* 1940, *par la*

victoire définitive des armées alliées et la libération des peuples encore asservis, des peuples qui se trouvent être surtout des peuples catholiques.

Et il faut souhaiter que ces résultats acquis soient consolidés par l'élaboration d'un ordre international stable, conforme aux principes chrétiens, où, sans se départir des précautions de prudence et de fermeté qui paraîtront indispensables, tous les intérêts légitimes seront également satisfaits. Comment se dissimuler qu'il s'agisse là d'une œuvre encore difficile, et qu'en toute hypothèse, les mois qui vont suivre seront encore pour tous, spécialement les combattants, et aussi pour les civils, une période où les énergies physiques et morales ne devront cesser d'être tendues ? Comme nous souhaiterions que les neutres, spécialement parmi les catholiques, nous soutiennent au moins de leur sympathie, au moment où nous entreprenons un tel effort, un effort dont ils seront finalement les bénéficiaires ? Catholiques, prêtres ou laïcs, en cette année 1940, — *sans nous attarder à recenser longuement ce que nous venons de faire pour le pays, sauf à garder le souvenir de ceux des nôtres qui ont déjà donné le témoignage du sang — notre devoir est tout tracé et c'est une mission de prière et de sacrifice qui nous incombe, dans le coude-à-coude de la fraternité française et chrétienne, soigneusement préservée de toute polémique désormais périmée et qui pourrrait être dommageable à notre cause.*

Telles sont bien, nous le savons par beaucoup de lettres reçues, les dispositions de l'élite catholique dont l'activité généreuse donnait tant d'espérances, pendant la paix, et telles sont aussi celles, dans l'ensemble, de tous nos compatriotes, réveillés par le danger national : en dépit des obstacles que nous apercevons sur notre route, c'est avec la plus grande confiance que nous célébrerons cette fête de Noël si chère à nos traditions chrétiennes et que nous aborderons l'année nouvelle...

Puisse-t-elle, chers lecteurs, vous épargner les croix trop lourdes, et être pour chacun de vous, surtout si vous êtes mobilisé ou évacué, celle du retour au foyer et au pays natal... ! Puissions-nous, tous ensemble, voir enfin se lever des jours plus lumineux, pour notre patrie, pour le monde tout entier, permettant à l'Eglise de faire rayonner dans toutes les âmes la Lumière qui pour la première fois jaillit de Bethléhem !

E. D.

LE "MOI" D'APRES PASCAL

In memoriam Charles Du Bos

« Quand ai-je, pour ma part, le sentiment de mon MOI ? Alors — et alors seulement — que *Deus inest* ».

(Extraits d'un Journal, p. 296)

« Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même » (Jo., VII, 17). Sous sa lumineuse simplicité, cette parole du Christ ne cache-t-elle pas le principe d'une profonde « épistémologie » ? Ne nous enseigne-t-elle pas en effet que seul sait distinguer le vrai du faux celui qui s'est décidé d'avance à réaliser dans son être entier le vrai ? Il n'y suffit pas d'une loi tiède, moyenne, dégradée en habitude, il faut que croire soit un acte d'adhésion totale et de soumission sans réserve. Agir, voilà donc la seule voie qui conduit au savoir et nous rend capable d'une connaissance profonde, vivante et vivifiante, c'est-à-dire qui atteigne jusqu'aux racines de notre existence, règle le rythme de notre vie, et opère le salut de notre âme. Cette « action » est tout d'abord, selon le mot du Seigneur, un choix, un acte primordial du vouloir qui, pour ainsi dire, s' « ajuste » aux conditions mêmes de notre connaissance. Après quoi, celle-ci peut valablement s'exercer et engendrer le savoir, la pensée véritable, qui à son tour conduira à une *action* au sens plein du mot, c'est-à-dire à une action qui transforme effectivement le monde. Faute de quoi, une pensée n'est pas véritablement pensée, n'est pas pensée jusqu'au bout.

Depuis cinquante ans le meilleur de la philosophie moderne remonte lentement vers le principe de cette « épistémologie » et les angoisses qui assaillent l'homme depuis vingt-cinq ans lui font comprendre de plus en plus l'intime tension d'une pensée qui découvre ses sources dans la décision primordiale de la personne, et d'une vie qui demande de plus en plus à son action de procéder de la connaissance même. Voilà pourquoi, me semble-

t-il, le renouveau actuel de la métaphysique, la pensée se préoccupant de plus en plus de se laisser pénétrer par le réel et notre existence quotidienne nous entraînant sans même que nous nous en doutions expressément vers les dernières questions.

La philosophie existentielle a déjà produit en Allemagne plus d'un travail où cette tendance se manifeste avec assez d'éclat. Mais l'aspect rébarbatif que la langue philosophique d'outre-Rhin a depuis de longues années coutume d'employer rebute souvent l'esprit français. Il serait faux d'en conclure que le fond même de cette philosophie est étrangère à son génie. Il s'en faut tellement qu'il suffit de s'arrêter sur quelques passages classiques de Pascal et d'essayer de les comprendre dans leur profondeur pour s'apercevoir que les principes dont s'enorgueillit la philosophie existentielle sont ceux-là mêmes sur lesquels l'auteur des *Pensées* fondait l'apologétique dont il traçait le plan. N'est-ce pas, en effet, pour lui que le choix de la foi chrétienne est condition préalable de la connaissance et que cette connaissance ne se réalise dans sa vérité que si elle conduit à l'action par laquelle nous nous transformons, nous et le monde.

Relire et expliquer quelques fragments de Pascal nous sera donc une occasion d'éclairer les liens secrets de la philosophie et de la foi, et de reconnaître que la philosophie de l'Etre est basée sur l'Etre du philosophe, qu'une pensée est mal pensée, si elle ne finit pas par être réalisée.

Commençons par relire le fragment N° 455 des *Pensées* :

> Le *moi* est haïssable : vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela; vous êtes donc toujours haïssable. — Point, car en agissant comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours.
>
> En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi; et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

Les notes de l'édition des *Pensées* par M. Brunschvicg nous apprennent l'essentiel pour comprendre ce fragment célèbre. L' « honnêteté » en tous les sens que le XVII[e] siècle donnait à ce

mot, était l'objet de constantes préoccupations et discussions de ces Messieurs de Port-Royal. « Feu M. Pascal, nous dit leur *Logique,* qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cete règle (de ne point parler de soi) jusques à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer et même de se servir des mots de *je* et de *moi,* et il avait acoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain et que la civilité humaine le cache et le supprime ».

D'autre part, le chevalier de Méré, qui écrivit un *Discours de la vraie honnêteté,* et Miton qui fût peut-être aux yeux de Pascal un modèle de cette honnêteté, recommandaient de ne point dire *je* mais *on,* tandis que Saint-Cyran écrivait de son côté (Lettres II, XVI) : « Ne dites jamais *mien* mais *nôtre* ».

On comprend dès lors le dialogue : d'emblée par une formule pointue : le moi est haïssable, Pascal provoque Miton son adversaire. Celui-ci reconnaît que *je* et *moi* dans les discours s'opposent aux exigences de l'honnêteté. Sa solution est simple : Ne disons plus jamais *moi* et *je,* « on n'a plus sujet de nous haïr ». Pascal n'a pas de mal à montrer combien est superficiel et insuffisant pareil procédé. Il « couvre » le moi haïssable, lui ôte son « déplaisir », mais lui laisse son essence car il y a un autre motif pour haïr le moi : il est injuste, il se fait le centre de tout... Au dialogue succède alors le monologue de Pascal qui en quelques phrases va nous découvrir les valeurs réelles engagées dans cette discussion en apparence de pure civilité. L'occasion est de celles que la vie quotidienne offre tous les jours mais la rencontre de ce génie avec un esprit de seconde classe lui permet de manifester le pouvoir d'une réflexion claire, nette, souveraine.

« Le moi a deux qualités », l'une en soi qui est dans son essence, l'autre en rapport aux autres, qui constitue son caractère social. « Il est injuste en soi »; car « il se fait centre du tout ». Cette affirmation est à première vue plus qu'étrange, tant elle bouleverse notre manière ordinaire de voir les choses, la vie, le monde et nous-mêmes en lui. Je suis, supposons-le, un honnête homme, respectueux des lois et des règles de la vie sociale; pour faire ma place dans le monde je tâche à développer mes dons et mes avantages mais je ménage les susceptibilités des autres et fais tout pour les aider. Comment pourrais-je comprendre que le moi est injuste en soi. Injuste ? Non, c'est trop fort ! Avouons franchement que Pascal nous blesse, en nous

inculpant crûment d'injustice par le seul fait d'être un moi. Nous sommes blessés — rien de plus naturel. Mais précisons ! Comment, où et pourquoi sommes-nous blessés ? Nous le sommes dans notre amour-propre. Tout justement à ce point le plus vulnérable de notre être. Et ayant abouti à ce résultat, nous tombons d'accord avec Pascal. Car c'est l'amour-propre qu'il vise ici. Il veut nous atteindre dans notre amour-propre. Y étant blessés, nous prouvons qu'il a raison. C'est ce qu'avait reconnu le commentateur de Port-Royal qui avait connu Pascal. Il note en effet ceci : « Le mot *moi* dont l'auteur se sert dans cette pensée, ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis ».

Il est inévitable, argumente Pascal, que nous nous fassions centre du tout, en poursuivant nos buts personnels, nos intérêts, en nous déployant sur le plan matériel, intellectuel ou même spirituel. Qui peut s'empêcher de voir le monde de *son* point de vue ? Qui n'oublie pas, en agissant ainsi, consciemment ou inconsciemment la nature purement subjective de ses critères ? Qui échappe à la tentation de vouloir imposer *sa* loi à tous les autres ? Qui n'aime pas en toute naïveté voir dans son opinion individuelle un jugement universel ? Or, Pascal se permet de caractériser cette tendance innée à nos instincts comme injuste; il estime même haïssable un être qui, par nature, est sollicité par une telle tendance. Voulez-vous le lui reprocher ? Faites-le, mais méfiez-vous ! Car en bonne stratégie la position de Pascal est supérieure à la vôtre.

La meilleure preuve que votre résistance, vos objections, votre indignation sont dirigées comme il le présume par votre amour-propre, n'est-ce pas que vous ne voulez pas avouer votre ressentiment, que vous le cachez, le refoulez, le dissimulez sous d'autres termes, ce qui justement augmente en vous d'autant plus ses ravages. Nous nous rappelons un homme, d'ailleurs grand philosophe, non pas dépourvu de sens religieux, mais plus encore esthète, qui dit à une jeune femme lorsqu'elle céda silencieusement à la défense de son propriétaire de se servir du jardin qui entourait sa maison : « Je ne vous comprends pas. Quant à moi, là où je suis je m'épanouis ». Voilà l'expression la plus nette — on voudrait presque dire : la plus touchante — de l'élément d'amour-propre qui vit au cœur de tout acte humain. Par lui, l'homme se fait « centre du tout », et du même coup injuste. Il suit tout droit ses tendances naturelles, sans renoncer à ses désirs, sans se rendre compte des intérêts et des désirs

des autres qu'il blesse éventuellement, il commet des injustices. Et si l'autre, atteint dans ses « intérêts vitaux », ne supporte pas sans bouger, mais se défend, vous vous créez un ennemi et vous contribuez à ce phénomène qui s'appelle *bellum omnium contra omnes.*

De tout conflit la raison est donc, selon Pascal, le moi haïssable. Rigueur excessive, dites-vous. Ce « puritanisme », cet « obscurantisme » vous déplaisent et vous opposez à cette attitude trop rigide une conception plus « humaine » qui justifie toute activité qui a son origine dans l'instinct de la conservation de la vie. Il est vrai, vous ajoutez que des lois raisonnables doivent limiter l'expansion de l'individu de telle manière que chacun se soumette à un principe dont il voudrait qu'il soit principe général pour tous. Seulement votre réfutation a négligé l'idée essentielle de Pascal, celle qui lui donne sur vous un avantage décisif : c'est l'amour-propre qui inspire nos actions, et dirige toute l'activité du moi.

Voyons donc ce que Pascal pense de l'amour-propre avec lequel le moi est toujours à ses yeux identique :

La nature de l'amour-propre et de ce moi humain, écrit-il dans le fragment N° 100, est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il ? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres; c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire.

Ainsi il ne suffit pas de constater que le moi s'étend au détriment des autres en provoquant de graves injustices. Pascal se demande en outre de quelle qualité est l' « objet » de cet amour-propre. Il est « plein de défauts et de misères ». Mais ce n'est pas assez dire ! Il est à ce point misérable pour une raison tout particulière. Et ici Pascal entre dans les broussailles de la

psychologie, en révélant une complication grave du moi, de la personnalité humaine, toujours tendue entre son état réel et celui auquel elle rêve : « Il veut être grand, et il se voit petit, il veut être heureux, et il se voit misérable, il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris ». A la suite de « cet embarras » il est pris par « la plus injuste et la plus criminelle passion... il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts ». Pour parler en termes de psychologie moderne, le moi *refoule* ses connaissances et ses jugements; il ne *veut* pas les « reconnaître », il se donne à une « illusion volontaire ». Mais ce savoir, refoulé de la couche du conscient, travaille tout de même l'homme, renforçant la vigueur de son orgueil, le poussant à l'égard de soi-même et des autres vers des actions outrées : il s'entête dans sa vanité, ses sentiments de supériorité, son mépris des autres; il devient plus exigeant dans son milieu social, il respecte moins les droits de son prochain; il supprime les derniers germes de l'amour qui ont vécu encore en lui, pour se donner entièrement à l'amour-propre.

L'homme n'est donc, conclut Pascal, que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même, et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

Au XVII[e] siècle, Pascal est vraiment un maître de la psychologie du XX[e] !

L'agressivité de ce moi, gonflé par l'amour-propre, est vraiment haïssable. Dédoublée par le refoulement de la vérité naturelle, elle provoque indubitablement les plus grandes injustices, elle fait des ravages effrayants parmi tous ceux dont le destin est d'être contemporains de telles créatures déformées par les vices de leur moi (voulez-vous des exemples dans un moment où le cri « Hannibal ante portas ! » est devenu de nouveau une réalité cruelle ?).

Si donc le moi qui se fait centre de tout est en soi injuste, il est inévitable qu'il soit « incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir ». Qu'est-ce à dire sinon que l'épiderme du moi amour-propre, tel qu'il apparaît aux autres, est désagréable à voir, gercé et rude à sentir, sans attraits et nullement accommodant. Il n'est que trop d'occasions de constater cette « qualité incommode » du moi : il suffit de rencontrer dans la société un

égoïste qui se flatte et se vante sans souci de son entourage. Peut-être le remettrons-nous à sa place, mais sans nous rendre toujours compte de la vraie nature de son défaut. Que ce moi change ses manières, tout en gardant sa hideuse nature, nous nous tiendrions pour contents. Et voici où se place Miton avec sa recommandation de « ne point dire *je,* mais *on* ». C'est un simple changement de forme — un précepte d'honnêteté, rien de plus. Pascal le lui reproche : « Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ». Mais le conseil de Miton a une conséquence plus grave que celle de ne toucher que la surface du problème; il nous rend complice des injustices : dissimulant le caractère foncièrement égoïste du moi, nous contribuons ainsi à la diffusion de l'injustice, à encourager les injustes dans leur activité.

A ce point qui nous permet de voir combien il est essentiel au moi d'être « injuste en soi » et quel pauvre cache-misère propose Miton à cette « injustice en soi », nous pouvons nous demander : quelle solution propose donc Pascal lui-même ? Peut-être adoptait-il l'attitude de Saint-Cyran qui conseillait : « Ne dites jamais *mien* mais *nôtre* ». Pour autant que le conseil ne demeure pas dans la sphère grammaticale et correspond à une attitude intime de l'âme, on ne peut le confondre avec celui de Miton. En effet, le *on* impersonnel en remplaçant le *je,* ne le transforme pas dans sa nature; une forme impersonnelle ne peut jamais toucher à l'essence de ce qui est le plus personnel au *moi.* Mais le commentateur de Port-Royal qui ne nous dit point si Pascal adoptait la manière de parler de Saint-Cyran, nous rapporte en revanche un mot de Pascal qui peut nous faire entrer dans toute la profondeur de sa pensée aussi bien que dans celle du conseil de Saint-Cyran : « Il (Pascal) avait accoutumé de dire... que la piété chrétienne anéantit le moi humain ». Remarque décisive mais qui pose plutôt un nouveau problème nous obligeant à chercher l'essence du moi ailleurs que dans l'amour-propre avec quoi Pascal l'a d'abord identifié. Car si on comprend à la rigueur que nous ayons à anéantir l'amour-propre; il semble que le moi soit tout de même quelque chose de plus. C'est cet « excédent » du moi qu'il s'agit de déterminer.

Le pourrons-nous en faisant abstraction de la position chrétienne qui est celle de Pascal ? La probité intellectuelle nous oblige ici à poser la question. Nous la laisserons provisoirement sans réponse pour nous donner la liberté de pénétrer dans

les profondeurs du problème du moi sans distinguer à chaque pas la perspective neutre de la perspective chrétienne.

Or, nous trouvons dans les *Pensées* un fragment intitulé : « Qu'est-ce que le MOI ? » (fragment n° 323) :

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non; car il ne pense pas à moi en particulier; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on MOI ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce MOI, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-t-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? cela ne se peut et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

A la vérité, ce texte répond moins à notre question — celle qui lui sert de titre — qu'à celle-ci : Qu'est-ce que nous aimons dans la personne que nous aimons ? Retenons-en du moins cette phrase : « Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même ». D'où il suit que, selon Pascal, un MOI existe qui n'est pas identique avec ses qualités. Comme il parle aussi de « la substance de l'âme d'une personne », ces deux indications nous permettent de supposer que, à ses yeux, le MOI est ce qui fait que chacun de nous est identique à lui-même, et d'instinct de tout autre.

On pourrait donc dire : *le MOI, c'est l'individu en tant qu'individu.* Retenons cette définition !

Nous trouvons dans une lettre de madame de Sévigné une citation qui nous intéresse. Car elle provient de Nicole, qui — ami de Pascal — parle, pour ainsi dire, le même jargon. Mme de Sévigné fait une description de Louvois « dont le moi, comme dit M. Nicole, était si étendu ». Ce MOI coïncide avec le MOI défini à l'instant, mais en plus il reflète la personnalité entière, l'horizon de toutes ses possibilités, son « potentiel », la personne en puissance. Grâce à cet élément *dynamique,* qui dépasse la définition d'une notion, nous nous approchons de la description d'un phénomène. En effet, le MOI *vit.* Tout en gardant un réservoir de puissance, un horizon de possibles, il réalise et actualise quelque chose. Le MOI est un engrenage de puissance et d'acte. Il réalise à chaque moment, mais il ne *se*

réalise *jamais*, au point de coïncider totalement avec ses actes. Pas davantage il ne peut rester dans l' « état » de pure puissance. Il est le lit sur lequel acte et puissance s'embrassent, sur lequel ils créent toujours sans jamais en finir ni se séparer — du moins autant que le MOI vit.

Résumons d'un mot ce début d'une description du *phénomène* MOI : *le MOI est la PERSONNE HUMAINE.*

Il faut aller plus loin. Noyau de puissance et d'acte, le MOI se transcende lui-même; en agissant, il est impliqué — ou plus précisément il s'implique dans une vie communautaire. La personne humaine, c'est l'individu en tant que membre d'un ensemble et l'organe d'un tout. Elle exclut l'isolement; non pas à la manière d'une pièce détachée qui, jointe à d'autres, peut former un mécanisme, mais, tout au contraire, parce que l'organisme social est le principe, l'origine créatrice de la personne, du MOI vivant. Mais la force grâce à laquelle l'individu se surpasse, le ressort qui fait tourner cet engrenage de puissance et d'acte, le sang vivifiant qui circule dans les artères de la communauté humaine dont la personne, le MOI, fait partie, qu'est-ce donc sinon ce que nous appelons *amour* ?

Regardons maintenant la chaîne de notre pensée : MOI individu — individu vivant — ensemble de puissance et d'acte — personne humaine —communauté humaine — personne en tant que membre de cet ordre supérieur qui la précède — amour comme principe créateur de cette vie commune. Nous nous sommes exprimés en termes d'une métaphysique moderne, mais à chacun de ces maillons ne pouvons-nous rattacher immédiatement des idées foncièrement pascaliennes ?

Qu'on lise seulement le fragment n° 146 « L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité... l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin... » et surtout les deux fragments n^{os} 482 et 483. Dans le premier, Pascal reprend en quelque sorte le thème du « moi haïssable » du point de vue du corps social dont il fait partie :

> Dieu... a voulu faire des êtres qui le connussent et qui composassent *un corps de membres* pensants. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union... Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient ! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non seulement injustes, mais encore misérables

et se haïraient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

A la rigueur, cette comparaison — familière à Pascal — de l'humanité à un seul homme peut encore être attribuée à une réflexion philosophique qui ne dépasse pas le plan du « purement naturel ». Mais en réalité le fragment qui suit ne laisse point de doute sur la réalité proprement chrétienne ici visée. Impossible désormais de pénétrer la pensée de Pascal et de suivre le fil de ses réflexions sans reconnaître par delà le « Dieu des philosophes et des savants » le « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ».

Etre membre, c'est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant. Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps. Il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhaeret Deo, unus spiritus est.*

Le corps aime la main, et la main, si elle avait une volonté devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhaerens Deo unus spiritus est. On s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre.

Le fragment 485 précise encore les conditions de cet amour :

La vraie et unique vertu est donc de se haïr (car on est haïssable par sa concupiscence), et de chercher un être vraiment aimable, pour l'aimer. Mais comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'Etre universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous.

Nous avions donc raison de chercher dans le moi quelque chose de plus que l'amour-propre. Cet « excédent », Pascal vient

de le décrire comme la personne qui est membre du corps du Christ, de ce Corps qui est à la fois l'humanité et l'univers entier, la communauté des hommes en communion spirituelle avec Dieu.

Ainsi, bien que chacun de nous soit un Moi et un *seul Moi,* il n'y a pas moins en lui *deux Moi :* l'un se détache du corps social, se fait centre de tout et devient haïssable, l'autre au contraire qui est membre du corps du Christ et devient un Nous qu'il faut aimer. Maintenant on comprend que Saint-Cyran a raison d'enseigner le remplacement du MOI par le NOUS; ce n'est pas la « civilité » qui le recommande, mais la « piété chrétienne » qui le commande.

Mais comment expliquer ce dédoublement du Moi en deux ? Si le Moi n'était qu'une notion ou une substance inerte, il faudrait y renoncer. Mais le Moi vit et agit; il est *mouvement* et *acte.* Dès lors l'opposition et le dédoublement des deux Moi prend tout son sens. Ce n'est pas seulement une distinction qui intéresse la *connaissance;* c'est une opposition qui s'offre à notre *volonté,* pour la contraindre à s'engager *dans une décision* et *dans un acte.* Acte qui doit réaliser l'anéantissement du Moi grâce auquel la haine qu'il mérite se transmuera en amour.

***

Cette dialectique du Moi qui se joue au plus intime de notre existence, Pascal nous nous en a laissé la description en des traits épars dans ses Pensées. Si nous les rassemblons, nous aurons ce que la philosophie moderne appelle la description d'un phénomène existentiel.

Et d'abord ce texte qui nous montre comment les deux MOI jouent l'un contre l'autre.

> Le christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu... (fr. 537).

Là où l'homme reconnaît sa misère et sa situation hideuse et lamentable, là aussi est l'orgueil et la propre suffisance, le désir d'être non seulement « autonome », mais centre et souverain à l'égard de tous — ce que les anciens, et aussi Pascal, — appellent « concupiscence ». Quel paradoxe ! En nous dominant et nous poussant vers les idoles du pouvoir, vers notre épanouissement illimité et en forgeant un désir d'éternité, cette concupiscence nous prive du seul moyen capable de satisfaire à de telles exigences : elle nous détache de la communion avec

les autres et nous met en un isolement stérile; elle nous ôte le pouvoir de création et nous dit : créez ! « Rien ne m'est plus cher que d'être moi pour l'éternité : motif permanent de regarder Dieu en face » (Jouhandeau) — paroles de quelqu'un, « pour qui sont disgraciées les femmes ». Tenant à notre MOI avec des mains crispées d'angoisse devant notre solitude, et le serrant avec la brutalité d'un désespéré devant son impuissance, nous nous perdrons à coup sûr; c'est « le jeu du Seul », comme dit Patrice de La Tour du Pin.

D'autre part, comment pouvons-nous « vouloir être semblable à Dieu », devenir enfants de Dieu, entrer avec tout notre être dans la communion des Saints, sans d'abord passer par la solitude, par cet état où nous sommes seuls, chacun dans son MOI ? Car il faut chercher Dieu, pour Le trouver. Et comment Le chercher sinon en nous-même, en notre MOI ? (Voir : Fr. 485, cité p. 23). « Grandeur de l'âme humaine » (Le memorial) ! Il y a un rapport direct, unique entre Dieu et chaque MOI. Par le moyen de *cette* communion, à travers les voies lumineuses de *cette* union, de cette adhésion — j'ose dire : mutuelle, de Dieu à l'homme, de l'homme à Dieu — se réalise notre entrée dans le Corps du Christ.

Résumons-nous : en voulant être seul pour épanouir son MOI et par là maîtriser le monde, l'homme tombe dans la misère justement parce que cette concupiscence supprime ses forces créatrices. Il ne parvient jamais à s'éterniser, mais sa concupiscence lui reste, si bien qu'il doit finalement « reconnaître qu'il est vil, et même abominable ». A l'autre pôle par contre, l'homme veut entrer dans la grande communauté, et il lui faut, pour réussir, une séparation à l'égard du monde. Il finit par trouver sa patrie, et ainsi il se passe aussi de la solitude qui marque son chemin.

Donc, l'homme est misérable, le « moi est haïssable », car en voulant son MOI intégral, il perd ses facultés d'aimer *et* son MOI. Mais l'homme est grand, le MOI est un être unique : car en voulant participer à l'ETRE, il se gagne *et* l'amour.

Quoique totalement différents l'un de l'autre, ces deux MOI de notre MOI vivent en nous dans une confusion totale. Comment nous dégager de cet enchevêtrement ? Un seul moyen mais radical, l'expérience de la solitude de notre MOI, mais d'une *solitude* intégrale de l'individu à *l'égard de lui-même.* Car c'est là que, rencontrant un paradoxe surprenant et heureux, nous verrons la dialectique salutaire du MOI.

On peut bien se retirer du monde et vivre comme ermite dans le désert ou sur les montagnes : un Antoine ou un Nietzche. On n'en reste pas moins lié à soi-même, portant le fardeau de son propre « Moi ». L' « ego *alter* » ne vous quitte pas; et finalement, vous restez seul — à deux : vous *avec vous-même.*

Pour entrer vraiment dans la solitude, il faut que vous ne sentiez plus le besoin d'un miroir. L'ego *alter* est votre reflet; vos actions, faites pour tel et tel effet, vous mettent en scène comme acteur qui joue pour... un public. Votre activité en général se réfère à un système de relations qui lui donne son importance, ses valeurs, son ordre. Votre appartenance par exemple à tel groupe de la société humaine, impose des buts et des tendances à votre activité qui est mesurée par la fin qu'elle se donne, et l'effet qu'elle produit. Une efficacité visible et vérifiable n'est-elle pas la marque de valeur de toute activité !

La vraie solitude exige qu'on se sépare entièrement de toutes ces relations. Il ne suffit pas de couper court ses liens avec les autres et avec le monde. Il faut écarter jusqu'au reflet du monde dans le Moi, tout ce qui du dedans rattache le Moi au monde. Il faut supprimer l'ego *alter* en nous par la suppression même de tout acte réflexif. La réflexion est défendue. C'est seulement quand sera atteinte la pure spontanéité, que seront exclus tous les rapports qui empêchent notre être de vivre en solitude.

Mais ce n'est point encore assez pour que la solitude soit garantie, du moins plus d'un *moment.* La *vie* solitaire exige bien davantage. Certes, la spontanéité purifiée n'est plus une activité *pré*formée par le but concret qu'elle vise; elle n'est plus action par *ré*action. Mais toutes nos activités tendent essentiellement au concret. Mettre en jeu la moindre de nos activités, implique donc la création d'un nouveau rapport et nous engage de nouveau dans des relations qui mettent un terme à notre solitude.

La *durée* dans la solitude exige que nous transformions notre activité en *passivité,* que notre spontanéité s'attache à notre réceptivité sans sortir d'elle-même et sans se fixer sur un objet du monde. Cette passivité va si loin, qu'elle doit mettre entre « parenthèse » toutes nos forces et capacités; il faut que nous entrions dans la *voie de la vie mystique* ou — pour parler avec saint Jean de la Croix — dans la « nuit obscure » des sens et de l'entendement. Mais comment ce « dénuement spirituel de toutes choses, tant sensuelles que spirituelles » est-il possible ?

Ce sont les mystères de la *foi* qui deviennent l' « objet » de notre vie passive; n'ayant pas d'objets ni de vérifications dans le « monde », ils appellent suivant l'expression de saint Jean de la Croix, notre « pouvoir obédientiel ». Ainsi, la concentration de notre vitalité sur cette passivité et sur le dénuement que celle-ci opère en nous satisferait entièrement aux exigences d'une vie solitaire. Seule par conséquent, la vie mystique pourrait nous ouvrir les portes de la véritable solitude.

Mais n'est-ce pas là un phénomène paradoxal ? La vie dans les ténèbres et dans le dénuement, cette vie qui, en écrasant notre ego *alter* nous purifie radicalement, n'est pas possible sans la foi; et, d'autre part, elle ne peut durer sans aboutir à l'*union de l'âme avec Dieu*. Par la foi nous tendons à Dieu et à ses mystères, si bien que, tout en étant libérés du monde, des autres êtres humains et même de leurs reflets en nous, nous restons liés à un objet. Bien plus, si bien qu'en même temps nous trouvons l'union qui est vraiment l'interruption la plus éclatante de notre solitude.

Ainsi la véritable solitude se révèle comme justement son contraire. La solitude radicale de la vie mystique nous conduit à la seule UNION parfaite qui est possible et destinée à l'homme.

La dialectique du Moi ne se joue donc pas *entre* les deux MOI; car au moment où elle se déploie, le MOI-amour-propre, le MOI-miroir, l'ego alter est déjà écarté; il faut qu'il le soit pour que la véritable vie du MOI se révèle. Le jeu dialectique se fait donc entre le MOI (= personne humaine) et Dieu — Dieu qui est, selon cette admirable formule de Pascal (fr. 485), « en nous et qui ne soit pas nous ».

Que conclure de là au sujet de ces deux MOI qui pourtant ne peuvent pas être deux ? D'abord que le « premier » MOI-amour-propre n'est rien que le reflet du MOI lui-même. Et surtout nous ne l'écartons, nous ne sommes capables de l'écarter, l'idée de l'écarter ne nous vient, la nécessité de l'écarter ne nous devient évidente *que si nous vivons dans l'intention de devenir semblable à Dieu*. « La piété chrétienne anéantit le MOI humain », dit Pascal. Ce mot qui nous avait effrayés, maintenant nous le *comprenons*.

Il ne s'agit pas de supprimer ce qui est vital en nous, ce qui fait notre activité, ce qui est à la base de nos devoirs dans le monde. Il n'est question ni d'une retraite, ni d'une fuite, ni de l'établissement d'un idéal plus ou moins monacal. Il s'agit

de vivre une vie qui plaise à Dieu, qui soit inscrite sous Son signe, qui se réalise par une pure tension de l'âme vers Lui.

Mieux que toutes les paroles, l'exemple d'un adolescent d'aujourd'hui fera entendre la vérité de cette doctrine pascalienne.

« Je lui demandais (à Jésus-Christ), écrit François (1) de m'enlever de moi-même et de se mettre, Lui, à la place, d'ôter de moi-même ce « MOI » encombrant qui faisait tout pour soi et ne cherchait en fin de compte dans la piété que ses propres délices, puisque si, pour plus de perfection, il eût fallut renoncer à la piété même, à l'ardeur mystique, alors il eût renâclé, ce moi qui se voulait lui-même et sa propre joie, plutôt que Jésus-Christ et la joie de Jésus-Christ »... « Arrachez-moi de moi et mettez-vous à la place ».

Croit-on que François aurait pu avoir la volonté, et même seulement l'idée de se débarrasser de son MOI « encombrant » sans avoir eu, d'avance, l'intention de s'unir au Christ ? Vraiment, la « piété *chrétienne* » et elle seule nous met en l'état d'anéantir notre MOI.

A qui se tend ainsi vers Dieu et veut être à la suite du Christ, MOI = personne humaine, se découvre un autre paradoxe : le commandement d'aimer Dieu et *votre prochain COMME VOUS-MEME,* et celui de Pascal (fr. 476) « Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi » ne sont plus incompatibles. Car, d'une part, Dieu « est en nous et n'est pas nous »; et, de l'autre si nous nous aimons, comme il nous est commandé, nous aimons en nous les germes de la vie divine, sans cesser de haïr notre MOI à nous, le MOI = amour-propre.

Mais arrivés à ce point, nous comprenons le jeu dialectique tel que, cette fois-ci, il se joue vraiment *entre* nos deux MOI ! ! En effet, tant que marchant vers Dieu nous cherchons notre véritable MOI, notre véritable solitude, nous n'écartons pas seulement notre MOI-miroir, notre ego alter, mais nous le *REPRODUISONS* toujours, et toujours de nouveau ! Car enfin, le MOI, le moi haïssable est cette écume que notre existence, notre « être vivant », notre « vivre » ne cesse jamais d'engendrer, comme produit résiduel de son action. C'est notre nature d'être *corps et âme* - et vraiment elle n'est pas haïssable, bien que misérable en comparaison de notre grandeur. Impossible de ne pas vivre

(1) « François » présenté par Auguste Valensin, chez Plon 1938, p. 243, 226.

« hic et nunc », excité par le concret et tendant au concret en une continuelle action et réaction. Par exemple : je suis né en telle et telle conditions, avec telle et telle hérédités, je vis ici et là, remplissant telles et telles fonctions familiales, sociales, professionnelles, etc... Toutes ces déterminations ont leurs reflets dans mon MOI, donc au plus intime de mon être. Bon gré, mal gré, mes occupations quotidiennes impriment en moi une « déformation professionnelle », c'est-à-dire que je m'y identifie, au moins partiellement, de telle sorte que je *suis* ma fonction. On s'embourgeoise toujours, dans le sens le plus large du mot : je suis *pris* par les rôles que je joue dans la vie sociale et civique; je m'y *perds*. Et de même des choses; si je possède une voiture, je suis aussi possédé par elle, car peut-être elle m'oblige à passer mes dimanches sur la route au lieu de suivre l'appel intérieur. Tout mon être est ainsi partagé en différentes fonctions déterminées par les conditions concrètes de ma vie. Finalement, je ne suis rien qu'un *faisceau des fonctions* — qu'on pèse chaque mot : c'est-à-dire mon être, mon MOI; je *suis*, donc mon *MOI est* un faisceau des fonctions.

Bref, toujours s'engendre en moi ce MOI, nommé par Pascal amour-propre, ce centre qui revendique tout, qui voit et juge tout sous l'aspect de son orgueil, de ses tendances exclusives, ce MOI qui n'est content que si c'est lui qui agit, qui se satisfait, qui se sent — ce MOI qui nous dissout et nous détache de l'ordre auquel nous appartenons par notre nature.

En vertu de ce jeu dialectique entre nos deux MOI, nous sommes le théâtre d'une lutte *continuelle*. Jamais nous ne pouvons être sûrs d'avoir définitivement gagné une position, à l'instant d'après une vague peut venir et nous ramener à la plage où nous avons débuté. Même après la purification qui nous engage sur la voie de l'union au Corps du Christ, le MOI haïssable se cabre en nous. Ne savons-nous pas que les Saints plus que tous les autres sont exposés aux tentations ? « C'est la vie ! » dit-on vulgairement. La vie, en effet ! Etre toujours en mouvement, toujours attiré et toujours refoulé par les choses et de détachement en détachement progresser, sans cesse fidèle à soi-même — au MOI — vers l'union avec Dieu.

Concluons : *la haine que mérite le Moi — doit être CONTINUELLE, l'anéantissement du Moi* n'est pas un *acte* une fois à accomplir, mais *toujours à renouveler*. Notre misère, c'est *d'avoir* ce MOI haïssable; notre grandeur d'*être* en même temps, grâce

à Dieu, un MOI conscient de son état misérable et capable de haïr son MOI en aimant Dieu.

La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, par ce que nous y trouvons et Dieu et notre misère. (fr. 527).

Remercions donc Dieu de ce que nous avons un MOI haïssable, mais de ce qu'en même temps nous sommes un MOI capable de connaître ce qui le fait haïssable. Remercions-Le de pouvoir en prenant ainsi conscience de cette dualité qui est nôtre, d'une part nous débarrasser d'un amour-propre stérilisant qui nous retranche de toute communauté, et de l'autre donner libre cours à l'amour qui nous unit au Corps du Christ. Remercions Dieu autant de fois que nous sommes capables de renouveler cet acte.

Suivant le mot de saint Paul : « En toutes choses, rendons grâces ! ».

Rodolphe MANASSÉ-MORRIS.

L'ACTUALITE RELIGIEUSE

Prières pour le temps de la guerre

I. — Prière de l'indifférent

O Dieu, qui vous nommez vous-même notre Père, vous ne me reprocherez pas de venir davantage vers Vous pendant ces heures lourdes.

Quand mon fardeau est plus léger, et surtout quand la vie me sourit, j'ai l'illusion de pouvoir marcher par moi-même, sans Vous. Tel l'enfant, qui grandit, laisse un jour le foyer paternel, où il ne reparaît que rarement, de loin en loin. Mais au fond de son cœur, le souvenir du père ne saurait disparaître : et viennent les dures épreuves, il reprend alors le chemin de la maison de son enfance, sachant bien que c'est là qu'il trouvera toujours l'appui et les réconforts nécessaires.

L'heure est venue soudainement pour moi des angoisses terribles, des devoirs héroïques.

Et j'ai cherché, autour de moi, qui m'aiderait à remplir mes devoirs, à porter ma douleur. Mais les autres sont comme moi. Eux aussi portent leur fardeau. Eux aussi appellent à l'aide. C'est pour les autres, en somme, autant que pour moi-même, que je veux trouver un appui.

J'ai cherché, au dedans de moi, les idées excitantes : l'amour de la patrie, du droit, de la justice. Nobles passions, sans doute, qu'on ne saurait trop exalter, et dont j'éprouve, dans mon cœur, la flamme bienfaisante. Pour être sûr pourtant qu'elles ne sont pas illusoires, comme la tentation m'en vient quand la nuit se fait dans mon âme. j'ai besoin de les appuyer sur des motifs qui les justifient à mes yeux.

Sur les seules bases solides, qui ne sont fournies que par Vous.

Sur votre volonté divine, qui veut voir dans mon cœur ces nobles sentiments.

Sur le devoir que Vous me faites et sur l'honneur que Vous m'offrez de travailler par là, avec Vous-même, à leur triomphe, à leur extension dans le monde.

Sur votre amour, aussi, qui encourage et qui soutient.

Et sur votre justice, enfin, votre justice, à Vous, qui n'est pas un vain mot, et qui saura toujours, ou d'une manière ou d'une autre et au moment voulu, nous récompenser tous et chacun d'entre nous selon nos droits et selon nos mérites.

Non, Vous ne me reprocherez pas de revenir à Vous, mon Dieu, pour des motifs en apparence intéressés, mais en réalité parce que je me souviens que Vous êtes le Père et que Vous accueillez toujours avec tendresse les enfants malheureux qui reviennent à Vous, qui ne peuvent trouver qu'en Vous et leur refuge et leur appui, et qui veulent d'ailleurs ne plus se séparer de Vous.

Ainsi soit-il !

II. — Prière de l'athée

Comment ai-je pu croire (car c'était là ma foi, à moi, ma foi absurde et lamentable) que le monde marchait tout seul et qu'il pouvait aller tout seul ?

Tout seul ! C'est-à-dire conduit uniquement, alors, par l'intelligence des hommes et les passions des hommes.

Les passions, délivrées de tout frein, se sont donc déchaînées : l'orgueil, la sensualité, l'amour de l'argent, du plaisir, et la recherche avide et égoïste de tout ce qui pourrait de plus en plus assurer à chacun une place plus large ou un bonheur plus grand. Et l'on s'est bousculé, menacé, insulté et battu, parce que les autres, à côté, exprimaient du moins le désir qu'on ne prît pas leur place, qu'on n'empiétât pas sur leurs droits.

L'intelligence humaine a échafaudé aussitôt les argumentations et toutes les raisons possibles, pour flétrir de tels procédés.

Mais les passions l'ont emporté, et la raison est restée impuissante. Tous les arguments se contestent, ou, quand ils sont en apparence incontestables, il reste à la passion sauvage tout simplement de les fausser ou de les étouffer.

Comment ai-je pu jusqu'ici ne pas sentir et ne pas voir cela : qu'il fallait à l'humanité ? quelqu'un pour la conduire ?

Du seul fait de cette évidence, je reconnais, Seigneur, que Vous ne pouvez pas ne pas être, au-dessus de nous.

Quel était donc le triste et malheureux sophisme, qui n'empêchait de le comprendre et qui m'aveuglait à ce point ? Suivant servilement je ne sais quels maîtres d'erreur, je pensais, avec eux et comme eux, qu'il ne convenait pas à notre dignité humaine d'accepter un Maître divin :

Insensé !

Comme si, justement, à défaut de votre autorité à Vous, il ne me fallait pas inévitablement en accepter une autre !

Comme si l'homme n'était pas un être ignorant par lui-même et un être forcément enseigné :

Comme s'il y avait de la honte, pour un enfant qui ne peut pas marcher tout seul, à se laisser conduire, et surtout par son père !

Comme si cette loi de l'Amour paternel d'un Dieu ,qui régirait ainsi le monde, n'était pas au contraire pour nous assurer de la sorte une vie de vertu et une dignité, dès lors, que nous ne pourions pas avoir sans Vous !

Seigneur, je vois cela, ou je crois voir cela présentement. Et dans la mesure où les ombres accumulées par le passé dans mon esprit voudraient chasser ce commencement de lumière, je vous supplie de la faire grandir en moi, pour que j'y trouve, mêlé moi-même désormais à ceux qui croient en Vous, la vue nette de mon devoir, le courage de l'accomplir, et les espérances et les forces qui ne peuvent nous venir que par Vous.

Ainsi soit-il !

III. — Prière du croyant

Seigneur !

Les grandes eaux de la douleur ont inondé le monde, où les âmes, submergées, se débattent.

Les grandes eaux, qui sont des larmes et du sang.

Les yeux se lèvent, les bras se tendent, des appels obstinés s'élancent vers un ciel, qui, pour les uns, reste d'airain, et qui laisse entrevoir aux autres de magnifiques espérances.

J'ai le bonheur, Seigneur, d'être de ceux qui savent que votre ciel existe; que d'en-haut, Vous nous regardez; que Vous voyez nos luttes, nos efforts, et les douleurs qui nous déchirent, et aussi notre droit; que vous veillez sur nous, nous prodigant l'appui de votre grâce et la douceur de vos consolations; que Vous nous réservez le triomphe final, le triomphe de notre Cause, et le triomphe personnel assuré à chacun de nous.

Je sais cela. Et de savoir cela, oserai-je dire que ma douleur s'en trouver supprimée ? « Ce n'est déjà plus souffrir, a-t-on écrit, que de savoir pourquoi l'on souffre » (1). En tout cas, ma douleur peut rester ce qu'elle est : mais c'est moi, qui m'en trouve plus fort pour l'accepter et la porter.

Je vous remercie donc, Seigneur, du sein même de mon épreuve, de m'avoir conservé ma foi.

C'est le rayon, qui m'empêche de perdre pied dans le gouffre de mes souffrances.

C'est la chaleur amie, aimante, paternelle, qui m'empêche de perdre cœur.

« L'horrible de la condition humaine, continue l'auteur que je viens de citer, tient dans cette terreur qu'il n'y ait rien à comprendre, que le but n'existe pas ».

Je ne connais pas cette horreur. Portant ma croix très lourde, à côté de la croix plus lourde encore de votre Fils Jésus, je sais que son supplice ne fut pas inutile, et que le mien, comme le sien, a aussi son explication, son but et sa féconde utilité.

« L'horrible, c'est de se persuader que nous n'allons nulle part et que le problème restera sans solution ».

Le problème n'existe pas pour les âmes croyantes. Je sais que les grandes eaux qui submergent le monde auront pour résultat final de le purifier et de l'améliorer, et aussi de me rendre moi-même plus pur, plus détaché, plus vaillant et plus généreux et, plus tard, plus heureux.

Mon Dieu, mon Dieu, même dans ma détresse, ma prière ne saurait être, malgré tout, qu'un acte de reconnaissance et d'amour confiant.

Ainsi soit-il !

IV. Prière au Visiteur qui ne s'annonce pas

Me l'aviez-Vous assez dit, Seigneur, que Vous viendriez soudainement, à l'improviste ?

Que vos différentes visites, la dernière ni celles d'avant, ne me seraient pas annoncées ?

La dernière, ce sera au jour de ma mort, quand Vous viendrez chercher mon âme, pour l'emporter dans votre éternité.

« Heureux le serviteur, m'avez-Vous dit, qui, ce jour-là,

(1) François Mauriac.

quand le Maître frappera à la porte, sera trouvé vigilant et prêt à Le suivre ! ».

« Heureuse la servante, dont la lampe sera garnie et allumée, et qui pourra s'en aller avec Lui aux noces éternelles ! ».

Heureux, pareillement, devons-nous dire, ceux et celles qui, dans vos venues précédentes, Vous auront offert chaque fois une âme attentive et docile, attentive à votre présence, docile à votre volonté, et qui se seront préparés de la sorte à votre dernière venue !

Car, avant la dernière, Vous les multipliez, vos visites à vos serviteurs, vos visites soudaines, imprévues, parfois suaves, parfois terribles.

Il arrive que ce soit, en effet, par une grâce qui est une douceur. Heureux le serviteur et la servante, qui dans la joie qui passe, savent se rappeler que c'est Vous qui passez pour mieux les stimuler au bien, et qui sont assez établis dans les pensées surnaturelles pour s'élever alors, par la joie, jusqu'à Vous, et pour mieux s'attacher à Vous !

Et il arrive, comme actuellement, que Vous nous visitez, au contraire, par l'épreuve et par la douleur.. Heureux encore le serviteur et la servante qui savent que l'épreuve est un appel d'amour de votre part, où Vous nous conviez à nous unir à Vous sur votre Croix !

Or, l'appel, ai-je dit, vient de se faire entendre : brusquement la douleur, et combien cruelle, vient de tomber sur nous.

Qu'ont répondu les âmes ? Qu'avons-nous répondu ?

Les uns avaient leur lampe éteinte, vide. Aucune habitude pieuse. Ou bien, une piété extérieure et routinière intéressée, et sans amour. Ils ont voulu pourtant venir à Vous, chercher en Vous et leur refuge et leur appui. Trop tard ! La piété qui soutient ne s'acquiert pas au moment même. D'avance, longuement, il en faut faire provision. Il n'est point de marchand, pour fournir, au moment voulu, cette huile nécessaire.

Il en est d'autres, qui avaient leur lampe garnie : de longues habitudes de prières fidèles, de prières ferventes, et une heureuse accoutumance de vivre uni à Vous par la pensée et par l'amour. Et ceux-là n'ont pas eu de peine à entrer dans les sentiments d'acceptation et d'immolation généreuse que Vous veniez leur demander. De vos lèvres à leurs lèvres, Vous leur avez passé votre calice : ils ne pouvaient le refuser; ils ne pouvaient que le boire avec Vous. Et ils y ont trouvé, malgré

le goût amer des larmes et du sang, je ne sais quel divin breuvage, qui rendait leurs âmes meilleures, plus pures, plus détachées des choses d'ici-bas, plus attachées à Vous aimer et à n'aimer que Vous et vos divines volontés, plus à même, dès lors, de Vous suivre, lorsque viendrait de votre part la dernière visite et le dernier appel.

Que je sois, ô Seigneur, du nombre de ces âmes attentives, dociles, qui Vous accueillent à cette heure dans l'épreuve et dans la douleur, et qui, plus tard ,avec leurs lampes toujours allumées et ardentes, pourront Vous suivre dans le séjour des noces éternelles et dans les joies de votre ciel !

Ainsi soit-il !

E. Favier.

CE QU'"ILS" EN PENSENT

Le témoignage de nos frères mobilisés sur la question religieuse, et en particulier sur l'apologétique, prend évidemment aujourd'hui une valeur exceptionnelle. Nous nous proposons de publier ici des fragments de leurs lettres, d'origine très diverse.

Qu'on ne s'attende pas à y lire un éloge déguisé de la N. R. A., *ni des hymnes à « la France éternelle ». Nos chers correspondants ne font étalage, ni de leur patriotisme, ni de leur attachement à la* Revue, *qui s'efforce en s'imposant de durs sacrifices, de s'adapter aux dures circonstances nées de la guerre. Ils parlent et pensent objectivement, en chrétiens, en prêtres.*

« Et veritas liberavit vos ! » *Puissent ces simples feuillets, documents sans apprêts écrits au gré des circonstances, éclairer notre route, et préparer les reconstructions de demain.*

H. M.

***

...Besogne difficile en définitive, à cause de l'apathie et de l'ignorance (religieuse) générale. Emouvoir par un vibrant discours, est chose facile, car la sensibilité est vive chez le Français; mais combien le sentiment est fragile ! C'est de solides convictions religieuses qu'il faudrait. Or, beaucoup portent une médaille... et n'y voient qu'un souvenir de leur femme, ou un talisman, comme tant d'aviateurs de leur mascotte !

***

...La France est à un tournant de son histoire religieuse. Simple soldat, je suis en contact permanent avec les hommes, et je m'en réjouis. Depuis 1914, le prêtre est moins loin d'eux. Le souvenir des prêtres-soldats et les œuvres de jeunesse ont rendu le prêtre moins lointain. Les œuvres d'A. C.

et le scoutisme ont bien quelques représentants intéressants... On sent un mouvement nouveau qui commence à sourdre; mais il faut prier et travailler ardemment pour que le mince filet devienne un torrent, seul capable de balayer les écuries d'Augias !

J'ai saisi avec joie l'occasion qui m'a été donnée de partir en qualité de volontaires aux travaux agricoles; d'abord pour *servir,* par un travail consciencieux, à sauver la terre nourricière; mais surtout parce qu'après avoir travaillé durement il est plus facile de parler à ses frères qui l'ignorent de la noblesse, de la sainteté du travail, et de Jésus-Ouvrier.

Au stade où en sont nos pauvres compatriotes, il faut prêcher fortement, mais beaucoup plus par l'exemple que par la parole. C'est fatigant pour nous, humiliant, mais salutaire. Les apôtres, ont-ils fait autrement ?

⁂

...Milieu extrêmement sympathique. Peu de camarades me tutoient. Peu disent « Monsieur l'abbé ». La plupart disent « Monsieur », avec un respect évident pour le prêtre. En deux mois, pas un propos déplacé devant moi. Dans notre section (autos) on pratique une très franche fraternité, une vie de famille. Je dois avouer que je n'ai jamais rencontré nulle part une pareille entente, une telle charité naturelle. Je dis *naturelle,* car à part quatre ou cinq mes camarades, quoique tous baptisés, sont loin d'être chrétiens. Les 4/5 sont mariés, 30 sans enfants, 50 un seul, 15 deux ou trois, un seul en a quatre; mais tous sont très confiants.

Ils s'ouvrent à moi de leurs ennuis, de leurs désirs, de leurs secrètes aspirations, généralement vagues ou trop étroites, faute d'être éclairées. C'est l'occasion de leur donner un mot de réconfort, de faire luire un rayon de lumière... Même dans les affaires administratives, je m'efforce de dépouiller le fonctionnaire pour me montrer l'ami, le frère, le prêtre.

Au cours de repos à l'arrière, j'ai lié connaissance avec les rares curés restés ici, qui m'offraient un lit. Un lit ! quelle volupté ! J'ai pu constater la vie religieuse intense de ce pays frontalier. Dieu veuille qu'elle se répande sur nos diocèses de l'intérieur et qu'elle les régénère.

⁂

...Prenant nos repas à la même table, couchés au cantonnement sur la même paille, la glace est vite rompue. Et quels trésors on découvre ! Ils sont incroyants pour la plupart, mais la question religieuse les travaille. Que de discussions animées entre nous ! Notre vie (cléricale et monastique) les intrigue. Leurs questions interminables et sincères, transforment le coucher en une sorte de « lecture spirituelle » presque quotidienne.

Cette guerre me fait penser à la parole du Semeur : « Il sortit pour semer... ». Que de prêtres la Providence a fait sortir de leurs terres ingrates pour semer sur les terrains les plus inattendus. Très arides en apparence... Labourés par l'épreuve — et souvent par les obus ! — fécondés par la rosée du ciel et le soleil de sa grâce, qui sait s'ils ne nous réservent pas trente, soixante, cent pour un ?

*
**

...Je viens de faire une découverte, que d'autres avaient faite avant moi, assurément : Comme beaucoup de mes confrères aux armées, je me désolais de n'avoir ni livres, ni revues, ni instruments de travail. J'étais désorienté, presque découragé. Mais à la réflexion, je le suis moins maintenant ! Pas de livres, alors qu'on a grand ouvert devant soi toute la journée le livre de la nature et le livre des âmes ! Pas se documents, alors qu'on est prêtre, et que même en dehors de la confession les hommes vous vident leur boîte à... déchets avec une franchise souvent brutale. Pas de revues, alors qu'on passe sans cesse en revue les situations et les états d'âme les plus divers ! Mais nous sommes servis avec une surabondance débordante. Nous n'arriverons jamais à utiliser tout cela.

C'est une cure de désintoxication spirituelle que la Providence nous a procurée. Elle nous montre enfin les hommes et les choses telles qu'elles sont, alors que nous les voyions jusqu'ici à travers nos livres. Et de même que nous avons une autre mine, un autre regard, une autre allure que lorsque nous vivions penchés sur notre bureau, nous sommes devenus des *hommes* et non plus des accumulateurs de références mal digérées. *Deo gratias !*

Des sujets de méditation... Eussions-nous la ferveur d'en faire trois fois par jour, il n'est pas à craindre que jamais la série en soit épuisée. Que de paroles dites à d'autres s'appliquent

aujourd'hui directement à nous ! « Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux... » Je ne suis pas vieux : j'ai juste trente ans. Qui m'aurait dit l'an dernier, quand je me ceignais du cordon pour retenir les amples plis de l'aube que ma sœur m'a brodée avec amour, et que je me chargeais de la chasuble, que je serais ligotté par une multitude de ceinturon, de courroies, de sangles, et chargé du *barda,* lui-même surchargé dans la nuit de la boue des tranchées de Lorraine ? Et pour aller où, Seigneur ? Vers vous, assurément; mais à travers quels chemins ?

Je comprends maintenant le conseil de M. Garriguet que M... aimait à nous répéter : « Fermez donc votre livre un instant. Prenez le temps de respirer, de lever les yeux vers le ciel. Donnez audience à vos pensées ».

Le bon Dieu nous donne une sainte et durable occasion de donner audience à nos pensées, et aux siennes afin de les faire nôtres. Après avoir appris à marcher tout seuls, voilà que nous allons apprendre à penser tou seuls, à parler tout seuls, au lieu d'écrire avec des ciseaux, pour réciter les textes des autres. *Deo gratias ! Deo gratias* !

H. M.

N. D. L. R. Bien entendu les réflexions du correspondant de notre collaborateur sont à utiliser avec discernement et à prendre « cum grano salis ».

L'opinion américaine et la guerre

CENSURÉ

CENSURÉ

CENSURÉ

CENSURÉ

CENSURÉ

CENSURÉ

H. MICHAUD.

CHRONIQUES

CHRONIQUE D'APOSTOLAT

Apostolat des enfants

1. — Mgr HOUBAUD. *Préparation des tout petits à la communion.* Apostolat de la prière. Toulouse. Prix : 5 fr.
2. — Mgr HOUBAUD. *Catéchisme illustré des petits.* Apostolat de la prière. Toulouse. Prix : 10 fr.
3. — Mgr CHEVROT. *Formation eucharistique des enfants au foyer.* Apostolat de la prière. Prix : 5 fr.
4. — M. COMPAING DE LA TOUR GIRARD. *Une retraite de première communion pour les petits de 6 à 8 ans.* Tolra-Paris. Prix : 10 fr.
5. — Ch. L. TOUBLAN. *Le Directeur des mères chrétiennes.* Lethielleux, Paris. Prix : 20 fr.
6. — R. P. VIALAR. *Manuel de l'Apôtre-Chef d'équipe* (C. E.). Apostolat de la prière. Prix : 1,50 fr.
7. — Ch. BOISSY. *Consignes de travail.* Prix : 1 fr.
8. — Ch. BOISSY. *Cas de conscience du Croisé.*
   1. Livre du Croisé.
   2. Livre de l'aumônier.

   Apostolat de la prière. Toulouse. Chaque volume : 5 fr.
9. — XVII[e] SESSION DES DIRIGEANTS C. E. *Mise en activité de la grâce et la formation chrétienne.* Apostolat de la prière. Toulouse. Prix : 15 fr.
10. — R. P. PARRA. *Croisade eucharistique et vocation sacerdotale.* Apostolat de la prière. Toulouse. Prix : 5 fr.
11. — CROISADE EUCHARISTIQUE. *La devise en images.* 4 cartons. Apostolat de la prière. Toulouse. Prix : 4 fr.

En diverses occasions, Jésus-Christ manifesta à l'égard des enfants une réelle prédilection. L'Eglise l'a continuée. Dès les premiers siècles, elle leur distribuait, après le baptême, « les restes du pain consacré »; ou, plus simplement, le prêtre trempait le doigt dans le calice et leur en faisait tomber quelques gouttes dans la bouche. (CORBLET, *Hist. de l'Eucharistie, t. II*). Cette tradition que l'on rangeait dans les règles à suivre fut, peu à peu, abandonnée et même beaucoup de baptisés allèrent jusqu'à s'abstenir, pendant des années, de l'Eucharistie. En tout cas, l'usage de communion des enfants, après le baptême, cessa définitvement aux XI^e^ et XII^e^ siècles.

Pour remédier à ce mal, le IV^e^ Concile de Latran, en 1245, fait une obligation générale, à tous les fidèles parvenus à l'âge de discrétion, de communier à Pâques. Quel est cet âge de discrétion ? Le Concile de Trente (XVI^e^ Session) en reprenant le décret de Latran, ne précise pas davantage. Le Catéchisme du Concile de Trente remet cette décision au jugement du père et du confesseur; les théologiens discutent; la plupart sont d'avis de différer la première communion jusqu'à 12 ou 14 ans; quelques synodes ou statuts diocésains, plus hardis, adoptent l'âge de 7 ans; mais, en France, c'est généralement 11 ou 12 ans. La coutume s'implanta un peu partout, malgré l'intervention de St François de Sales et, avant lui, de St Charles Borromée, partisans de la communion précoce », sauvegarde de l'enfance contre les mauvaises passions. Entre temps et de différents côtés, des Conciles particuliers deviennent plus explicites non sur la définition de l' « âge de discrétion », mais sur la désignation des personnes aptes à juger si tel ou tel enfant y était arrivé : pour les uns, le curé; pour d'autres le curé ou le confesseur. Benoît XIII, à la suite d'un synode romain de 1725, penchait pour le confesseur; d'autres, enfin s'en rapportaient aux parents...

En France, au XVII^e^ s., s'établit la coutume de la Première Communion solennelle, avec retraite préparatoire et cérémonies exceptionnelles, sur l'initiative de St Vincent de Paul. Les Lazaristes la propagèrent dans leurs missions. St Vincent de Paul comptait beaucoup sur ces démonstrations, « un des principaux moyens de toucher les personnes plus âgées qui ont le cœur dur et obstiné, lesquelles se laissent vaincre à cette dévotion des enfants et au soin qu'on prend après eux... »

Au XIX^e^ s. une réaction se produit dans les maisons salésiennes de Dom Bosco où les premières communions se font de très bonne heure; on ne tient pas compte de l'âge, mais seulement des bonnes dispositions et de l'instruction suffisante des

enfants; hardiesse qui ne se généralisa pas et on en resta à la première communion tardive. S'en tenant à l'interprétation rigoureusement littérale de la seconde partie du texte de Latran touchant « la connaissance de la religion requise », obéissant à de vains scrupules, et, plus tard, sous l'influence du jansénisme, sans tenir compte ni des besoins spirituels de l'enfant au milieu des multiples embûches et dangers du monde, ni des bienfaits de la communion, parents, catéchistes, confesseurs, curés — surtout les curés — en vinrent, à peu près partout, à reporter jusqu'à 10, 11, 12, même 14 ans la première rencontre de Jésus et des jeunes âmes, fragiles parce que jeunes. L'industrie missionnaire de St Vincent de Paul que lui-même voulait occasionnelle devînt une tradition universellement admise; tout, éducation, instruction, était en vue du « grand jour » qui, souvent, hélas ! restait sans lendemain ! Dans les familles chrétiennes, surtout à partir des lois scolaires (1880-1884), on se préoccupait d'y préparer les enfants. En 1883, l'*Archiconfrérie de N.-D.* de *la Première Communion était fondée,* une œuvre internationale, associant les enfants, dès le bas-âge, dans une union de prières les uns pour les autres, en préparation de leur première communion. Pour en faire partie, il suffisait aux tout-petits de porter une médaille, et aux autres de réciter chaque jour un *Ave Maria;* le dimanche on ajoutait un *Pater* et une prière spéciale en forme de communion spirituelle. Cette Association universelle amorçait l'éducation eucharistique des enfants, dont il fut question au *Congrès eucharistique* de Bruxelles en 1898.

Le R. P. Durand C. S. S. y était chargé de l'instruction aux dames, aux mères à qui il incombe de tenir l'esprit de l'enfant ouvert sur le but à atteindre; c'est à elles de susciter et d'entretenir en lui le désir de recevoir Jésus. Il insinuait assez timidement : pourquoi, quand ce désir devient plus pressant, ne pas le satisfaire ? pourquoi ne pas donner Jésus à celui qui persévère dans son appel « plus tôt qu'aux autres enfants de son temps »? Déjà en 1882, au Congrès eucharistique d'Avignon, le P. Durand avait émis la même opinion; M. Le Rebours, alors curé de la Madeleine, lui dit à brûle-pourpoint : « alors, selon vous, mon Père, il faudrait préparer les enfants à la première communion dès le jour de leur baptême » ? — « Parfaitement »... et toute la salle d'applaudir la réponse du Père !...

A cette époque qui nous paraît lointaine, des directeurs d'œuvres, tout en laissant à la mère ou à sa remplaçante un rôle de premier plan, amenaient déjà les enfants à fournir une

contribution personnelle à leur propre éducation eucharistique, à donner, outre la prière et la docilité, quelque chose d'eux-mêmes, quelque chose de positif, à agir. A ce même Congrès d'Avignon (1882), M. l'Abbé Hautin, alors Vicaire Général d'Orléans, rendant compte d'une œuvre de première commuion, établie dans cette ville en faveur des petites vagabondes, a cité le trait suivant. Aux approches de la première communion, les enfants recueillies par les dames charitables, font, chaque jour, quelques sacrifices d'obéissance, de travail, de piété, d'une vertu quelconque pour Jésus-Eucharistie. Ces sacrifices sont comptés et les maîtres déposent dans l'urne destinée à cet usage un nombre de grains de blé égal à celui des actes méritoires accomplis pendant la journée. La semaine de la Communion les grains sont réduits en farine, et cette farine devient la matière des hosties qui sont consacrées le jour de la première communion. Ainsi ce sont de pauvres enfants qui achètent au prix de leurs efforts et de leurs sacrifices, la matière de l'Eucharistie qu'elles reçoivent pour la première fois. « Prie... offre... sacrifie.. communie... » se diront à eux-mêmes, répèteront entre eux et mettront en pratique, une trentaine d'années plus tard, nos *Croisés*...

Ainsi donc, en tous temps on s'occupa à préparer les enfants à leur première communion; depuis nombre d'années, depuis les lois scolaires, un mouvement se dessina en faveur de la communion précoce, sous forme de désirs, de vœux timides et voilés. Le 8 Août 1913 paraissait le décret *Quam singularis* de Pie X, décret non doctrinal mais imposant une discipline, une loi universelle : « Que les enfants, dès leurs tendres années, s'unissent à Jésus... qu'ils vivent de sa vie... qu'ils trouvent en lui protection contre les dangers de corruption... » Ce sera la tâche du prêtre de leur procurer, dès qu'il sera possible, cette rencontre bienfaisante... C'est donc une obligation. Sur qui retombe-t-elle? « Sur ceux-là surtout qui sont chargés des enfants, c'est-à-dire les parents, les confesseurs, les instituteurs et les curés... »

A quel âge ? Sous quelles conditions ?

Pie X s'appuie sur le canon XXIV de Latran confirmé par le Concile de Trente et précise que l'expression « tout fidèle » désigne les enfants parvenus à « l'âge de discrétion » aussi bien que les personnes plus âgées. « L'âge de discrétion, ajoute-t-il, est pour la confession et pour la communion celui ou l'enfant commence à raisonner, c'est-à-dire, vers 7 ans (*Cod.* can. 88) soit au-dessus, soit même au-dessous... » ce qui pourrait s'entendre : entre la sixième et la huitième année. Dès ce mo-

ment commence l'obligation du double précepte. L'âge n'est pas fixé d'une façon précise, sans doute; mais est-ce possible d'établir une règle générale sur ce point ? Certains enfants sont précoces, d'autres sont lents. Déterminer l'époque où la raison, le jugement font leur apparition est une question d'espèce...

Benoît XV a déclaré que « rien ne lui était plus cher que la pieuse et exacte observance du décret « *Quam singulari* ». Il ordonne, pendant la guerre, une communion générale des *enfants encore innocents* », afin d'apaiser la justice de Dieu et d'obtenir la paix... » Si nous ouvrons le *Code* que le même Pape a promulgué en 1917, nous y trouvons (can. 859) : « tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, quand ils parviendront à l'âge de discrétion (c'est-à-dire : sauront se servir de leur raison) doivent communier au temps de Pâques .. » Y aurait-il contradiction entre le Code et la lettre de Pie X ? d'une part : simplement, « âge de discrétion », et d'autre part : « vers la septième année, soit au-dessus, soit au-dessous... » Tout d'abord remarquons que le Code, au canon 88 spécifie qu'un enfant *est présumé* jouir de sa raison, à sept ans accomplis... « *Est présumé...* » Nous soulignons le mot, cela suffit. De plus, les trois premiers livres du Code et donc la partie où sont les canons qui traitent de la communion des petits enfants étaient déjà entièrement rédigés, revus, corrigés, pleinement achevés et prêts à la promulgation sous le pontificat de Pie X. Nous connaissons la pensée de Pie XI envoyant le Cardinal Boggiani en qualité de légat au Congrès Eucharistique de Bologne, « l'autorisant à déclarer, dans ce congrès, que c'était son intention arrêtée et sa volonté qu'on donnât au décret de Pie X une pleine et entière exécution... »

Le décret de Pie X posait des conditions : « que l'enfant comprenne, suivant sa capacité, les mystères de la foi nécessaires de nécessité de moyen... qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel... » L'enfant, dès le bas-âge, devra donc être préparé, instruit. Par qui ? par « ceux qui sont chargés de lui : parents, confesseurs, curés... » A remarquer que Pie X et aussi le Code (can. 860) mentionnent le curé en dernier lieu. Le Canon 854 § 1 reconnait à celui-ci un droit et lui rappelle un devoir : le droit de veiller à ce que les enfants ne s'approchent pas de la Sainte Table avant qu'ils aient l'usage de la raison ou qu'ils soient suffisamment préparés; il peut les soumettre à un examen préalable; mais il doit faire en sorte qui tous ceux qui sont arrivés à l'âge de discrétion et ont reçu une préparation suffisante, soient *au plus tôt*

admis à « recevoir cette divine nourriture ». Un curé ne peut donc, en conscience, refuser ni différer la communion aux enfants préparés par leur mère, pour le seul motif qu'ils sont « trop petits » et n'ont pas atteint un âge exigé arbitrairement...

1. — MGR HOUBAUD, évêque de Bayonne, a publié, à part, un article qu'il avait donné au *Messager du Cœur de Jésus : « la préparation des tout petits et leur admission à la communion »*, à l'intention des mères chrétiennes à qui il incombe d'éveiller de très bonne heure le « sens eucharistique» chez leurs enfants. Elles-mêmes communieront aussi souvent que possible à partir du jour où « telle la Sainte Vierge au jour de l'Annonciation, elles sont le tabernacle vivant où sommeille celui qu'elles sont impatientes de serrer dans leurs bras... »

La préparation lointaine consistera principalement dans l'exemple : visites à l'Eglise, « face au tabernacle »; communions, l'enfant étant témoin... Puis à mesure que s'ouvre la petite intelligence avide d'enseignement, un autre devoir s'impose: lui inculquer les vérités fondamentales de la religion. L'instruction portera tout d'abord sur Jésus présent dans le Tabernacle et qui attend l'enfant... On s'aidera d'Albums amusants, mais, en premier lieu des Evangiles illustrés d'où l'on extraira les traits évangéliques se rapportant à l'Eucharistie ou témoignant de la bonté attirante de Jésus, de sa tendresse.. là encore on trouvera de quoi éduquer la volonté; à l'occasion d'une parole de Jésus, d'un fait, on orientera vers le bien ce qui, chez l'enfant — caprices, élans, colères mêmes — tend si facilement à se prodiguer pour le mal... Bref, toute l'éducation de la prime enfance sera tournée vers la communion : « bientôt tu recevras Jésus !... Que pense-t-il de toi, à ce moment, aujourd'hui ?... »

Qu'au jour de la première communion il n'y ait pas de cérémonies extérieures qui seraient inutiles, nuisibles même ; qu'on ne tolère aucun cadeau profane; que l'enfant soit à côté de sa mère — avec toute la famille, ce qui serait plus beau — pour la préparation immédiate, à la Sainte Table, pendant l'Action de grâces... La tâche de la mère n'est pas achevée; il y a les communions suivantes; à elle d'amener l'enfant à en avoir le désir, à en prendre l'initiative à l'occasion d'événements de famille ou de fêtes paroissiales... Il sera temps alors de l'enrôler dans la *Croisade eucharistique*.

2. — A l'usage des mères et des jeunes communiants, Mgr HOUBAUD a publié un manuel très court, pourvu de la doctrine

essentielle, qu'il intitule : *Catéchisme illustré des petits*, en soulignant qu'il est rédigé dans le cadre du catéchisme à l'usage des diocèses de France.

Les leçons se suivent dans l'ordre et sous les mêmes titres que celles du grand Catéchisme; elles ne comprennent que quelques réponses du texte identique ou écourté; elles sont précédées d'une image présentée par une courte notice, et se terminent sur une résolution pratique qui tient en quelques lignes. Ainsi, après l'imagination et l'intelligence, la volonté trouve à s'exercer et l'enfant, sans grande peine de sa part est saisi tout entier, esprit et cœur. Court, attrayant, fournissant la doctrine essentielle, suggestif pour la volonté, ce catéchisme est particulièrement adapté aux enfants que l'on prépare à la communion privée.

3. — Mgr CHEVROT, prédicateur de Notre-Dame de Paris, a présenté, au Congrès eucharistique de Lisieux (9 juillet 1937) (section des dames), un rapport tiré à part, pour la propagande : *la formation eucharistique des enfants au foyer.*

Au premier rang des devoirs d'état du père et de la mère, figure l'instruction religieuse de leurs enfants, avec les conséquences qui en découlent pour leur pratique sacramentelle. Cette mission requiert : clairvoyance, prudence, savoir faire; que les parents comptent sur l'appui divin, mais qu'ils sachent aussi, dans le rôle qu'ils doivent tenir, se soumettre à quelques règles pratiques que Mgr Chevrot leur décrit dans sa belle langue française et d'après sa longue expérience.

Tout d'abord ce principe : la formation eucharistique des enfants au foyer doit s'entendre évidemment de leur préparation à la communion précoce; ce n'est pas tout; il reste à lui faciliter le régime de la communion fréquente. Comment ?

En premier lieu, par l'exemple. Il a force de loi ici comme ailleurs. Si la dévotion ou Saint-Sacrement est en honneur dans la famille, si l'enfant accompagne son père, sa mère dans les visites à l'Eglise; s'il les voit communier, le désir de les suivre, de les imiter en tout,. s'éveillera bien vite en lui, et, témoin de leur vie eucharistique, il aura hâte d'être associé...

L'exemple ne suffit pas; une formation doctrinale, élémentaire sans doute, sera donnée... Il faut parler de Jésus, presque uniquement de Jésus, de Jésus, non seulement « le petit Jésus » de la Crêche, mais de Jésus réellement présent dans le tabernacle sous les espèces eucharistiques. Ici, Mgr Chevrot est en plein dans son sujet : l'intérieur de l'Eglise, le sens des fêtes,

des cérémonies, les détails du mobilier fourniront des thèmes à des leçons de choses qui graveront plus profondément que des explications catéchistiques, les vérités eucharistiques dans l'esprit des enfants.

L'instruction didactique se combinera avec la formation morale, en proposant à l'enfant, dans les lectures d'Evangile, les exemples et les leçons que Jésus donne, en l'amenant à ne pas séparer ce que l'on doit croire de ce que l'on doit faire, à vivre comme ils pensent. L'Evangile, instrument de formation doctrinale est aussi une règle de vie.

En dernier lieu, l'éducation eucharistique reçue au foyer ne serait pas complète, si, après la première communion, l'enfant n'acquérait pas l'habitude de la vie eucharistique : la mère s'emploiera donc à le former à la communion fréquente; l'enfant la désirera, s'y donnera si on l'aide à utiliser la grâce sacramentelle par l'Action de grâces qui suivra chaque communion. « Quelle douceur pour vous, quelle force pour eux, si toutes les communions de sa jeunesse sont inséparables de l'image de la mère très aimée qui leur aura, au sens pleinier, divin du mot, donné la vie... »

4. — Dans le même ordre d'idée Mᵉ Compaing de la Tour Girard, ajoute à ses nombreux manuels « pour les tout petits de six à sept ans » *une retraite de Première Communion*. Sans doute ,cette retraite ne convient pas à tous les auditoires; elle suppose même un auditoire nombreux. Reconnaissons que les neuf instructions sont à la portée des jeunes âmes à qui elles sont adressées. De la première : « Soyez généreux » à la dernière : « tenez bien vos résolutions »... le ton ne s'élève pas; l'auteur se maintient au niveau des intelligences enfantines. Mᵉ C... a de l'expérience et, de plus ,elle sait exposer simplement et solidement les sujets les plus délicats : la contrition, l'intégrité et le secret de la confession, la transubstantiation; elle n'emploie pas de termes théologiques; on s'aperçoit qu'elle vise à provoquer les réactions attendues : sacrifice, sentiment du péché, résolution de se corriger de ses défauts, désir enfin et surtout de la communion...

Mᵉ C.. questionne; elle dialogue avec les enfants et pour soutenir l'attention, elle puise dans l'Evangile des récits où se manifeste la bonté de Jésus : l'audience de faveur qu'il réserve aux « petits », la Passion soufferte pour tous, l'agonie où il a vu la longue série de péchés à expier. Elle trouve des histoires; elle en fabrique de toutes pièces; elle est intéres-

sante. Comme la retraite de la première communion, a pour but d'amorcer la formation chrétienne, le lecteur distinguera facilement qu'on peut en tirer le programme de vie du *Croisé eucharistique* : prie, sacrifie-toi, *communie,* sois dès maintenant un exemple pour être, à l'occasion, un apôtre. On ne peut que recommander aux mères chrétiennes, aux catéchistes, aux zélatrices — même aux jeunes aumôniers — la brochure de Mᵉ C..., où elles trouveront des éléments nécessaires pour la préparation immédiate des tout petits à la communion.

5. — M. le Chanoine L. TOUBLAN effleure le même sujet dans le « *Directeur des Mères chrétiennes* » (instructions 65 et 66). Ce livre fut sans doute parlé ,il peut l'être encore. L'auteur a en vue l'auditoire de l' « Association des mères chrétiennes », fondée en 1850 par Mgr Josson de Bilhem à la demande du P. de Ratisbonne — le converti de la médaille miraculeuse — erigée en Archiconfrérie par Pie IX (11 mars 1856).

Le but de cette Archiconfrérie est de faire mieux connaître aux femmes chrétiennes leur grande mission et les devoirs qui en découlent, les aider a y être fidèles, accroître leur influence pour la sanctification de la famille et de la société; tout cela au moyen de réunions périodiques, d'instructions spéciales... Le Ch. T... dépasse le cercle de l'Archiconfrérie et s'adresse à toutes les femmes, épouses, mères, belles-filles, filles, parentes... Les 165 sujets en dix séries que renferme le livre peuvent servir de méditations ou de lectures pieuses. Chaque sujet a, d'ordinaire, deux parties : l'une doctrinale offre ce que l'on peut enseigner sur la question, exposé rapide, appuyé de textes scripturaires et d'exemples; l'autre, directement pratique présente les conclusions qui en découlent, examens de conscience et résolutions. Il est évident que le Ch. T... se proposait d'établir une suite d'idées pouvant servir de plans d'instructions aux prêtres, prédicateurs et directeur des mères chrétiennes.

Edité en 1888, cet ouvrage exigeait des retouches, des mises au point que se permettrait seul un « témoin, un confident, un collaborateur de l'auteur », Mgr H. Toublan, archiprêtre de la cathédrale de Chalon. Depuis 50 ans, en effet, le temps a marché, et aussi plus de lumière a été projetée sur la famille et sur la société, n'y aurait-il que le décret « *Quam Singulari* » sur la communion des enfants, les Encycliques sur « l'Education », et sur « le Mariage », les écrits officiels sur l'*Action catholique.* Si l'ouvrage actuel a beaucoup de

points communs avec les conférences de Mgr Dupanloup, avec celles de Mgr Landriot et celles de Mgr Gay qui le précèdent, il a ceci de particulier qu'il envisage l'action de la femme dans ses relations à l'intérieur de la famille et dans ses relations extérieures avec le monde et les trois familles spirituelles : l'Eglise catholique, le diocèse, la paroisse, et que, sans le dire expressément, il prépare la femme à user de son influence indéniable, mais qui doit rester chrétienne, réglée sur les « quinze titres ou fleurons de la couronne maternelle » qui reviennent à la mère idéale, « conquérante des âmes » : M. le Ch. T... ne nous donne pas seulement un manuel de formation au devoir d'état, mais aussi un livre de préparation à l'Apostolat. Il s'inspire beaucoup de la vie de sainte Jeanne de Chantal de Mgr Bougaud.

Simples remarques. Est-ce d'une bonne pédagogie religieuse que de considérer la crainte de Dieu et de sa justice comme le premier sentiment à éveiller dans l'âme de l'enfant ? Le tutoiement des parents par les enfants est-il un si grand mal ? De plus les références de textes scripturaires ne sont pas toujours justes. Ainsi, par exemple, page 98, une phrase en italique est donnée comme la traduction d'Ezéchiel, III. 18; or, ici, il s'agit de tout autre chose... De même, l'interprétation de « *abiit cum festinatione* » Luc I. 39. La femme chrétienne, dit l'auteur, suivra l'exemple de la vierge Marie, qui, par devoir, tout de suite après l'Annonciation, s'absente de son foyer de Nazareth, juste le temps nécessaire, et y revient promptement une fois sa mission terminée. C'est donner une bien longue portée à ces deux mots : « en hâte » « avec empressement », qui, en réalité, ne s'appliquent qu'au départ, non au séjour à Ain-Karin, ni au retour. La visite à Elisabeth est un acte de charité; la Vierge Marie n'attend pas au lendemain pour s'en acquitter : c'est tout le sens.

Ces menues inexactitudes n'enlèvent rien à la valeur de ce livre si plein, peut-être un peu trop. Une autre édition supprimera les répétitions inutiles et réduira le nombre des séries d'instructions, en ramenant sous un seul et même titre des considérations et des pratiques éparses à travers le livre.

On est tout de même un peu étonné de ne pas y trouver au moins indiquée la Croisade eucharistique où se continue et se perfectionne l'éducation familiale.

6. — La *Croisade Eucharistique,* œuvre d'apostolat par la prière est aussi une œuvre de formation à l'action et d'apos-

tolat par l'action. Elle est « instrument et école de pleine christianisation de l'enfant... » Bon nombre d'Evêques l'ont introduite dans l'Action catholique diocésaine, sur la foi en la parole de Pie X déclarant qu'elle était « l'école primaire de l'A. C. ». Son principe ? unir toute la vie de l'enfant à toute la vie du Christ pour la mettre au service de toute la vie de l'Eglise; et faire de l'enfant un membre vivant du Christ vivant... Son point de départ ? l'offrande spontanée et volontaire de l'enfant lui-même, de son âme, de son cœur, de sa vie; l'union à Jésus par le baptême d'abord et, dans la suite, par l'Eucharistie, sacrement du corps mystique. Le Christ prie en s'offrant, le Croisé priera ainsi en union avec Jésus; la prière du Christ est la prière d'une victime, à la messe comme au calvaire; l'enfant s'imposera des sacrifices; comme « un trésor acquis » il les offrira à la fin de la journée. En tout cela au service de l'Eglise.

La Croisade date d'une vingtaine d'années sous sa forme actuelle; elle continue la « Croisade des enfants » née le 2 août 1914, jeune armée de l'*Apostolat de la Prière,* armée d'élite, eucharistique et apostolique. Comme celle-ci ,elle est organisée en sections; elle a ses équipes qui désignent elles-mêmes leurs apôtres, leurs chefs, responsables de la bonne marche de la section.

Le R. P. VIALA en trace le portrait dans son « *Manuel de l'Apôtre-Chef d'Equipe* ». Sous les ordres de l'aumônier, du zélateur ou de la zélatrice (car il s'agit des croisés garçons et des croisés fillettes), il recrute, il parle, il entraîne surtout par l'exemple dans la fidélité aux quatre points: Prie-Offre-Communie-Sacrifie-toi : qu'il n'y ait quà le regarder pour savoir comment il faut faire... Au patronage, dans sa meute, chez les Cœurs Vaillants, partout il apportera sa flamme et son esprit de conquête... Il prépare et dirige les réunions... Il prie et fait prier, s'il y a lieu, pour « la brebis égarée » — sans prononcer de nom — pour celui qui ne connaîtrait plus ni discipline, ni travail, ni tenue; en cas d'obstination, il le signale par charité pour les autres... Qu'il n'oublie par qu'il est aussi l'apôtre de Marie. D'ailleurs, c'est dans le cérémonial de sa réception qu'il se rendra compte de ce que l'on attend de lui...

7. — La vie du Croisé gravite autour de la réunion hebdomadaire où l'on décide des enquêtes et des « offensives spirituelles », où sont communiquées les « consignes de travail » à exécuter, où sont proposés les « cas de conscience »

à résoudre ou des pages d'Evangiles à méditer, à commenter.

« La Croisade, dit le P. Parra, est une éducation qui exige de la continuité; pour que la continuité soit possible, il faut une variété d' « industries » dont les « *consignes de travail* ». M. le Chanoine BOISSY nous donne un exposé détaillé d'une consigne de travail qu'il avait lui-même fixée à ses croisés du diocèse de Viviers : « la carte du baptême »; il fait suivre le récit de sa réalisation du simple énoncé de quelques autres.

Ces consignes peuvent varier suivant les époques : réabonnements au *Bulletin,* garde d'honneur du Jeudi Saint, bouquet à la sainte Vierge en mai, pages d'évangiles etc... L'enfant pense en agissant. Ces industries mettent dans la Croisade plus de précision, plus de réalisme, plus de concret.. C'est un merveilleux moyen de formation individuelle par l'action, qui « fait entrer dans la tête certaines vérités... » Ou lira avec intérêt et profit ces pages où M. le Ch. B... a tout simplement décrit ce qui s'est fait et se fait encore dans la Croisade de Viviers.

8. — C'est également à M. le Chanoine BOISSY, que les enfants, les aumôniers, zélateurs et zélatrices doivent d'avoir sous la main une liste bien garnie de « *Cas de conscience* » en deux parties : livre du Croisé et livre de l'Aumônier. L'auteur a relevé les « cas » qu'il proposait chaque mois, depuis quatre ans, dans le « Croisé vivarais », et les a groupés dans un ordre logique où toute la vie du croisé est passée en revue : vie spirituelle - vertus et défauts; vie familiale; vie à l'école et au catéchisme; en vacances; vie de relations extérieures...

Le *livre du Croisé* ne contient que les textes tels qu'ils se trouvent dans le Bulletin : quelques lignes, cinq à six au plus pour chacun des exemples; des faits; des cas d'ordre pratiques et familiers aux enfants. Ceux-ci peuvent se reconnaître sous les prénoms cités. Dans les réunions, sous la direction de l'apôtre-chef, les croisés lisent à tour de rôle l'un des cas proposés; le prêtre ou la zélatrice le répète en le « dramatisant »; les enfants réfléchissent, jugent et donnent leur avis en toute liberté. L'éducateur n'aura plus qu'à rectifier, compléter et conclure en utilisant le « *livre de l'Aumônier et de la zélatrice* » (cas et solutions).

Cette industrie, cette méthode met en activité les facultés supérieures de l'enfant et contribue à l'éducation de la conscience chrétienne ,un des buts de la croisade eucharistique.

9. — XVIII[e] SESSION DES DIRIGEANTS DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE... Chaque année les dirigeants de la Croisade Eucha-

ristique — Croisés de l'Hostie et Cadets du Christ — se réunissent en congrès, à l'appel et sous la direction du R. P. Parra et du R. P. Derely, directeurs nationaux, pour étudier « les divers aspects de la vie du Christ » qu'il s'agit de développer dans l'enfant et l'adolescent par les méthodes de la Croisade.

La vie du Christ en nous, c'est la grâce sanctifiante qui est un apport sacramentel; la formation de Croisade fait vivre au Croisé son Baptême, sa Confirmation, comme elle lui apprend à vivre de la Pénitence et de l'Eucharistie.

Cette vie du Christ doit s'exprimer au dehors par une vie chrétienne toujours plus semblable à la vie que le Christ, à l'âge de nos Croisés, menait sur terre; les Croisés apprennent, d'après l'Evangile, à penser, à aimer, à agir en Christ...

Ces points ont été étudiés dans les sessions précédentes. Un autre point se présente; une question se pose : « comment faire agir les enfants de cette vie surnaturelle » donnée par les Sacrements et dont le livre des Evangiles est le parfait modèle ? Par la formation de croisade qui met en activité les trois grandes puissances surnaturelles, les pouvoirs de croire, d'espérer, d'aimer infus dans l'âme de l'enfant au baptême, et qui, ainsi éveille, exerce, développe en lui la Foi; l'Espérance, la Charité, en lui apprenant à s'en servir. Tel est donc le sujet traité à la dernière session, à Strasbourg, du 15 au 21 mai 1938 : « *Mise en activité de la grâce et formation chrétienne* dans la Croisade Eucharistique... »

La session s'ouvre par une journée des Cadettes du Christ et se termine sur une récollection au Mont Sainte-Odile. Le compte rendu laisse de côté la journée de l'enseignement ainsi que les deux réunions sacerdotales du mardi; l'Apostolat de la Prière se réserve, sans doute, d'en parler ailleurs. Ne paraissent donc ici que les leçons doctrinales, les rapports d'après les enquêtes menées par l' « Avion », les monographies des groupements en plein rendement, les conclusions, mises au point ou applications par les RR. PP. directeurs. Le sujet proposé comportait, en premier lieu, des leçons doctrinales qu'il revenait de donner aux Evêques présidents des journées : St-Dié, Nancy, Metz et Troyes (Mgr Heintz était encore Evêque de Troyes); en second lieu, des indications de méthodes déjà suivies ou à essayer; ce fut la contribution d'expérience apportée par les aumôniers ou les zélatrices.

Les principes : exposé théologique de la doctrine des vertus de Foi, d'Espérance et de Charité. L'enfant est-il capable d'en produire les actes ? Il les produira à sa manière, plus tôt

ou plus tard, si l'on prend soin de diriger son esprit, sa volonté, son cœur, au premier éveil, vers son Dieu, le Père infiniment bon, Tout puissant, vers Jésus de la crèche, de l'Evangile, de la Croix, de l'autel, de la table de communion, si l'on veille, par des industries, des moyens choisis,à cultiver à raffermir, à défendre les convictions chrétiennes dans les jeunes âmes, pour qu'elles demeurent fidèles en tous milieux... La Croisade exige des efforts, et c'est par ce côté qu'elle aide, qu'elle amène l'enfant à se montrer digne de cette sublime noblesse attachée à son titre de « fils de Dieu... »

La pratique : une enquête avait été ouverte par le journal « l'*Avion* » sur le premier éveil de la foi, de l'espérance, de la charité chez l'enfant, et sur les industries, les consignes, les méthodes employées pour favoriser et diriger ce premier pas. Les conclusions d'innombrables expériences ont été apportées, s'inspirant de la psychologie enfantine et d'une pédagogie irréprochable. On les mit en commun et la conclusion fut celle-ci : « Il nous est impossible d'être initiés à tant de méthodes, procédés ou essais qui ont pleinement réussi en des groupes, des diocèses voisins et de ne pas nous en inspirer pour découvrir ce que Dieu désire nous voir faire chez nous... »

Quatre journées bien remplies. Le XVII[e] Congrès des dirigeants de la Croisade Eucharistique n'a traité qu'un point de la formation chrétienne du croisé; on lira, on s'assimilera les leçons de ce compte rendu, dans les cercles d'études, dans les réunions de groupements; il s'agit d'une œuvre, d'un mouvement qui, aujourd'hui a fait ses preuves et qui, « école primaire de l'A. C. » est entré dans l'histoire de l'Eglise.

10. — Voici un rapport présenté par le R.P. PARRA au XIII[e] congrès de recrutement sacerdotal à Bourges (1937) : « *Croisade eucharistique et vocation sacerdotale* ». Le P. P... énonce sa thèse : la Croisade est, *de fait,* semeuse et éducatrice de vocations sacerdotales. Pourquoi et comment elle y réussit ? C'est la division de son travail.

Remarquons ces deux mots : *de fait*; ils disent la manière de l'auteur. Il se bornera donc à citer des témoignages recueillis dans une double enquête : la première, auprès des élèves des Grands Séminaires de France; la seconde auprès des supérieurs et directeurs spirituels des Petits Séminaires. Aux Grands Séminaristes quatre questions étaient posées; voiri la seconde : pensez-vous que la Croisade ait exercé une influence sur la naissance, le dévelopement ou la préservation de

votre vocation ? Aux supérieurs ,la même question était posée avec cette variante : le recrutement des Petits Séminaires s'en est-il ressenti pour le nombre et pour la qualité ?

Les réponses rapportées par le P. P.. sont des plus intéressantes; bien que variées dans la forme, elle lui permettent de conclure que la Croisade n'est pas la cause unique ou même principale des vocations; mais elle favorise la naissance, le développement et surtout la préservation de la vocation à condition qu'elle soit la vraie Croisade et non pas seulement un costume.

11. — Signalons simplement — à l'usage des Croisillons sans doute — quatre cartons explicatifs de la devise-programme du Croisé : prie, sacrifie-toi, communie, sois apôtre ! Ces cartons illustrés avec textes, peuvent être découpés suivant des lignes irrégulières. La mère ou la zélatrice, qui aura donné le sens de chacun, brouille les morceaux que l'enfant s'applique à remettre en ordre de façon à reconstituer les images ou les scènes qui correspondent à la consigne indiquée à la partie supérieure. C'est enfantin, comme un jeu de patience, mais il faut y apporter de l'application; l'intelligence, plus que la mémoire y travaille : c'est instructif... Les grands, pas plus que les tout petits, n'y répugneraient...

E. FOLLET.

INFORMATIONS

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES DE LITTÉRATURE

La Percluse héroïque, par Paulin RENAULT, l'Edition Universelle, Bruxelles. Prix : 12 francs.

Au village de Cuvilly, en plaine picarde, dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, vit une jeune fille, Julie Billiart, pauvre, infirme et recluse en sa chambre, chez ses parents. Née en 1851, elle a été une jeune fille solide et vaillante au travail jusqu'à 25 ans; un accident l'a rendue paralysée des membres inférieurs. Son esprit s'est tourné vers la méditation, devenue plus facile par l'immobilité physique; sa volonté s'est tournée vers l'apostolat, et son cœur est tout entier à Dieu. Dans sa chambre, elle devient l'auxiliaire de son curé, comme catéchiste des enfants du village. On la regarde, en son pays, comme une sainte; on la visite, on sollicite ses prières et ses conseils.

La révolution éclate en France. Le curé de Cuvilly est traqué et s'éloigne; un prêtre assermenté prend sa place, sans réussir à gagner la confiance des habitants. C'est autour de l'infirme que gravite la vie religieuse de la paroisse. Obligée de s'éloigner à son tour, elle mène une vie errante chez des dames de la noblesse, qui sont elles-mêmes fort exposées à la persécution. A Compiègne, elle perd l'usage de la parole, pour peu de temps, il est vrai. Finalement, elle se fixe à Amiens, chez une riche bienfaitrice. La Révolution s'apaise; la tranquillité renaît avec la sécurité.

Sept jeunes filles se groupent autour de la percluse : elle les forme à la vie spirituelle. C'est le noyau d'une congrégation que Julie Billiart va fonder, le 2 février 1804, la *Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur.* Elle est guérie de sa paralysie, subitement, par un miracle, à l'orphelinat qu'elle dirigeait, à Amiens, au mois d'août de la même année.

Bientôt après, ayant eu à souffrir de certaines incompréhensions de l'aumônier et de Mgr l'évêque d'Amiens, et voyant son œuvre menacée, à l'exemple d'autres saintes fondatrices, elle est obligée de quitter Amiens. Malgré certaines invitations audacieuses, aucune de ses filles ne l'abandonne. Déjà sa congrégation enseignante commence à être connue, notamment en Belgique. L'évêque de Namur lui offre asile. C'est là qu'elle fixe la maison-mère, uniquement attentive au service de Dieu.

« Mes chères filles, dit-elle, nous fermerons bien les portes par où pourraient entrer en nous la colère, la haine et la rancune. Le Bon Dieu est toujours du côté des persécutés. Portons en nous nos chagrins, nos misères comme des talismans. Avant de nous séparer, nous allons dire pieusement, profondément, la prière d'abandon à la volonté de Dieu » (p. 211).

C'est à Namur que Julie Billiart mourut en 1816, après avoir dépensé une admirable activité de fondatrice.

Elle fut béatifiée par Pie X en 1906.

La Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur, à l'heure actuelle, compte cent cinquante-quatre couvents, quatre mille religieuses, deux cent mille élèves, des écoles normales en Belgique, en Angleterre, trois grands collèges affiliés aux universités en Amérique.

Une fois de plus, Dieu manifeste qu'il se plait à « se servir de ce qui est faible, pour confondre ce qui est fort ».

Peut-être l'auteur du livre eût-il mieux fait de mettre dans le titre du livre le nom de la Bienheureuse Julie Billiart, au lieu de ce titre énigmatique *La Percluse héroïque*, qui dégage comme un parfum de roman. Si ce parfum, loin d'attirer, devait écarter le lecteur sérieux, ce serait bien dommage.

P. TESTAS.

PETITE CORRESPONDANCE

I. - La doctrine de l'Egiise sur la Paix et la Guerre

Q. — *On nous demande une bibliographie sommaire sur ce sujet si actuel.*

R. — Vous auriez grand intérêt à lire attentivement l'article Paix et Guerre du *Dictionnaire Apologétique* (Beauchesne éditeur), t. IV col. 1285 et suiv. L'auteur de cet article est le R. P. Yves de la Brière. Le même auteur a publié, en collaboration ave le R. P.

Colbach un recueil des textes pontificaux sur le même sujet *La Patrie et la Paix*, coll. « Cathedra Petri », Deslée de Brouwer : 30 francs.

II. - Lectures spirituelles et de doctrine religieuse pour nos soldats

Q. — *Connaissez-vous des volumes aussi maniables que possible, pouvant être lus avec profit par des soldats assez cultivés et soucieux de lectures solides ?*

R. — C'est le moment de se rappeler les petits volumes de la collection. « Ce qu'un catholique doit savoir » (Beauchesne, édit.) ? C'est dans cette collection, illustrée par la collaboration du cardinal Verdier, qu'a paru récemment un nouveau titre « *Comment prendre part au sacrifice de la messe* » par le chanoine MASURE. L'auteur répond substantiellement et d'une manière très pratique, quoique profonde, à ce triple problème : Qu'est-ce que la messe ? Comment se servir du Missel ? Nos attitudes au cours de la messe.

La librairie de l'Arc, 149, rue de Rennes publie une collection intitulée, « Lectures chrétiennes », dont chaque fascicule se vend un franc : textes empruntés à la Sainte Ecriture, à saint Augustin, au curé d'Arc, sur les grandes vérités chrétiennes.

Plus considérables mais d'un prix accessible, les ouvrages du chanoine GLORIEUX, publiés par la Librairie de la Jeunesse Ouvrière chrétienne, 12, avenue de la Sœur Rosalie Paris XIII[e]. Recommandons spécialement *Le Christ et sa religion*, dix francs le volume.

CORRESPONDANCE

Une lettre de M. le Professeur Pierre Médan de l'Université d'Aix.

Dans notre recension de « *La chanson de Benoite* » de Pierre Médan (n° d'avril 1939, page 287) nous faisions une citation à propos des prêtres hostiles à la dévotion de N.-D. du Lans en ses débuts :

« Ces prêtres qu'aveuglait une haine sectaire,
« Une jalouse rage, un orgueil de damnés,
« Loups déchirant l'agneau faible et abandonné... »

Nous y ajoutions ce commentaire :

« L'auteur va peut-être un peu fort, avec des mots trop gros, lorsqu'il jette l'anathème aux « prêtres odieux »... Les prêtres sont tenus à une grande prudence sur le chapitre des apparitions; ils sont plutôt portés à se méfier des voyantes. Il n'y a pas lieu de les tant maltraiter... même en vers ».

Ce commentaire nous a valu une lettre du distingué professeur de la Faculté des Lettres d'Aix :

« Les prêtres, écrit-il, auxquels j'ai jeté l'anathème étaient des prêtres *jansénistes* qui essayèrent, de 1693 à 1712, de ruiner la dévo-

tion du Lans, en haine du culte de la Ste Vierge. Ce n'étaient pas des prêtres agissant par prudence, ce qui eût été légitime, mais des prêtres imbus d'un sectarisme qui finit par révolter les autorités. Mgr de Malissole, évêque de Gap, et Mgr de Vintimille, archevêque d'Aix, ouvrirent les yeux de Mgr de Genlis, archevêque d'Embrun, qui les chassa du Lans ».

Très volontiers nous portons ces faits à la connaissance de nos lecteurs.

Pr. TESTAS.

REVUE DES REVUES

REVUES DES SCIENCES RELIGIEUSES

Revue des Sciences philosophiques et théologiques. — Avril 39. — H.-D. GARDEIL, *La construction épistémologique du P. Ambroise Gardeil. De la méthode dans le problème du réel.* — VI. LOOSKY, *La théologie négative dans la doctrine de Denys l'Aréopagite.* R. G. RENARD, *Les honoraires de messe. Le point de vue institutionnel.* Note dont nous reproduisons la conclusion :

« En définitive, on pourrait soutenir la thèse suivante : le statut légal du sacerdoce :

1) confère au prêtre la libre disposition de ses intentions de messe;

2) l'autorise à recevoir, pour le compte de l'Eglise et pour la sustentation du clergé, une taxe fixée par l'autorité hiérarchique, en vue de l'application de ses intentions de messe;

3) comporte rétrocession de cette taxe au prêtre qui l'a perçue pour le compte de l'Eglise, à titre de contribution à sa sustentation personnelle : c'est une manière de compensation *latissimo sensu*, consentie par le droit canonique, entre l'Eglise à qui le prêtre est comptable de ses honoraires et le prêtre à qui l'Eglise est redevable de son entretien ».

Gregorianum. — Premier numéro de 1939. — P. HOENEN, *Le problème de la nécessité géométrique.* (En latin). — B. BRINKMANN, *L'ordre primitif dans l'Evangile de saint Jean* (En allemand). Quelques chapitres ne seraient pas à leur place. — H. DU MANOIR : *L'Eglise, corps du Christ, chez saint Cyrille d'Alexandrie* (En français). — B. LLORCA, *Les débuts de l'Inquisition espagnole* (En espagnol).

Bibliographie

Pour les malades

Larmes et Sourires. Par MYRIAM de G. Editions Salvator, Mulhouse, et Editions Casterman, Paris (15 francs).

Voici un livre bienfaisant écrit pour des malades, par une malade qui est alitée depuis vnigt-trois ans.

Bien qu'il n'y soit question que de souffrance, ce n'est pas un livre déprimant, car ce n'est pas un livre triste. C'est au contraire un livre qui doit donner du courage, car il éclaire.

En quarante-six chapitres qui sont comme des pilules pour malades, tellement ils sont condensés, l'auteur utilise les plus hautes doctrines d'ascétisme et de mystique, résumées souvent en quelques courtes citations tirées de la Sainte Ecriture des Pères, des prières liturgiques, des philosophes, des poètes. Elle enseigne l'art, qu'elle a évidemment pratiqué, d'être « parfait malade ». Elle enseigne le secret de rendre la souffrance et la maladie non seulement supportables, mais surtout utiles et salutaires pour soi et pour les autres, et même dotées de joies et de délassements agréables. Tout est tellement relatif !

« La santé nous porte vers les objets extérieurs, disait joliment Maine de Biran, et la maladie nous ramène chez nous » (citations de la page 15).

Il est probable que le livre a été écrit lentement, il doit certainement être lu de même.

Quelques reproductions de tableaux de maîtres, sur beau papier glacé, représentent des scènes de guérisons de malades, qui contribuent à renforcer la valeur de ces pages d'espérance et d'apaisement.

Pr. TESTAS.

Le Gérant : Gabriel Beauchesne.

BEAUCHESNE ET SES FILS, ÉDITEURS A PARIS

VIENNENT DE PARAITRE

L'UNITÉ DU CHRIST

Être... Personne... Conscience...

par **PAUL GALTIER,** S. J.

TABLE DES MATIÈRES

1re Partie. **Unité d'Etre.** — La Doctrine de l'unité du Christ dans l'Eglise. — Les décisions conciliaires. — Le sens du dogme : sa continuité.

2e Partie. **Unité de Personne.** — Le mystère de l'union hypostatique. — L'absence de personnalité humaine : le problème. — L'absence de personnalité humaine et la tradition patristique. — L'absence de personnalité humaine et saint Thomas.

3e Partie. **Unité de Conscience.** — La psychologie du Christ et le dogme. — Le rôle de la personne dans le Christ. — Conscience humaine et personne divine : le problème. — Conscience humaine et personne divine : essais de solution. — Conscience humaine et personne divine : solution d'ensemble. — Conclusion.

Un volume in-8 carré (xx-378 pages) ..... 40 fr.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

PAR

Dom Charles POULET

Professeur au collège Saint-Anselme, à Rome

Fasc. xxii-xxiii. — *Le Renouveau français au* xviie *siècle.* L'Apostolat intellectuel. — *De Montaigne à Pascal.* L'Emancipation philosophique et scientifique en Italie. La Génération de Montaigne. Les libertins au XVIIe siècle. La Défense de la foi. La Défense de la morale. — *La lutte contre l'étatisme, de Philippe II à Louis XIV.* La lutte contre l'étatisme en Italie. Le Gallicanisme sous Henri IV et Louis XIII. Louis XIV et le Saint-Siège. — *Le Jansénisme.* — Les Théoriciens du jansénisme. Le Jansénisme moral. Port-Royal. Autour de l'Augustinus. — *Le Protestantisme au XVIIe siècle.* Le Protestantisme français.

L'*Histoire du Christianisme* paraît par fascicules in-4 carré. Ces fascicules ne pouvant être acquis que par les souscripteurs à l'ouvrage complet, ne se vendent pas séparément. Le prix de chaque fascicule est actuellement de **25** francs.

RAPPEL

Bibliothèque de Théologie Historique

Exégèse Rabbinique et Exégèse Paulinienne

par **Joseph BONSIRVEN,** S. J.

1 volume in-8 cavalier (408 pp.) ..... 60 francs.

A toute commande, ajouter, pour le port et l'emballage : 10 % *(France et Colonies)* ; 15 % *(Etranger)*

BEAUCHESNE ET SES FILS, ÉDITEURS A PARIS

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

I. Objet. — Fondées en 1923 par un groupe de professeurs, les *Archives de Philosophie* se présentent comme une collection d'études techniques sur les diverses branches de la philosophie, fournissant des matériaux à ceux qui s'intéressent aux problèmes de la pensée et donnant des résultats avec le détail des recherches. Elles visent à être un instrument de travail utile et sûr, et comprennent, à côté des études de construction et de spéculation pure, des essais critiques et historiques, des notes, des publications de textes inédits, des traductions et commentaires de philosophes étrangers, anciens et modernes, l'exposé d'expériences nouvelles.

Dans les limites de l'orthodoxie catholique, fidèles à l'esprit de saint Thomas et de la philosophie traditionnelle, mais indépendantes de toute école systématique, les *Archives* s'efforcent de travailler au progrès des sciences philosophiques en toute loyauté, et n'ont d'autre but que de se mettre au service de la vérité.

II. Forme. — *Les Archives de Philosophie* paraissent sous forme de cahiers contenant soit un travail unique, soit un groupe de travaux sur un même sujet ou de même genre. *Les 3 cahiers prévus* par année, dont le nombre de pages n'est pas arrêté forment, grâce à une double pagination, le volume annuel qui comprend 600 pages environ avec Table générale.

III. Bibliographie. — Un important cahier est consacré, tous les deux ans, à l'examen critique des principaux ouvrages philosophiques récemment parus. De plus, un *Supplément bibliographique* est annexé à chaque cahier. Cet ensemble permet de se rendre compte du mouvement philosophique de l'année et peut rendre grand service à ceux qui n'ont ni le loisir ni la possibilité de prendre directement connaissance des travaux de valeur parus soit en France, soit à l'étranger. Tous les ouvrages se rapportant aux études philosophiques envoyés à la rédaction par Éditeurs, sont recensés.

Les cahiers sont vendus séparément mais il est mieux de souscrire à la collection à cause des avantages sérieux consentis aux souscripteurs. Le prix de souscription à chaque volume (3 ou 4 cahiers formant environ 600 pp.) est ainsi fixé :

France	80 Francs
Etranger	120 Francs

Pour les volumes antérieurement parus :

1) A l'acheteur d'un ou de tous les volumes parus, sans souscription au volume en cours, chaque volume sera facturé aux prix des cahiers qui le composent.

2) A l'acheteur de tous les volumes parus, avec souscription au volume en cours, chaque volume, sauf celui en cours, sera facturé au prix de 120 fr.

VIENT DE PARAITRE

VOLUME XV CAHIER 2

La Philosophie du Communisme

par **A. ETCHEVERRY, Alex. MARC, B. ROMEYER, G. JARLOT**

Table : *Le Matérialisme historique.* — Marx et Hegel. — *L'athéisme marxiste.* — *Valeur et Plus-Value.*

1 volume in-8 raisin (avec supplément bibliographique). 90 frs (396 pp.)

A toute commande, ajouter pour le port et l'emballage : 10 % (France et Colonies); 15 % (Etranger).

Imp. Gaston CAGNIARD. — Château-Thierry (Aisne)